

La Prise de Jérusalem
par Vespasien

Illustration de couverture :

Hartmann Schedel (1440-1514), *Registrum hujus operis libri cronicarum cum figuris et ymaginibus ab inicio mundi*, soit le *Liber Chronicarum*, dit *Chronique de Nuremberg*, Nuremberg, Anton, Koberger, 1493, *Quarta Etas Mundi*, f°LXIIIv-LXIIIr.

[*Ex libris* de l'Honorable Hugh Howard, 1761-1840 ; exemplaire colorié, malheureusement lacuneux].

Avec l'aimable autorisation de la Morse Library, Beloit College, Wisconsin (USA).

© L'Harmattan, 2012
5-7, rue de l'École-polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.f

ISBN : 978-2-296-96964-3
EAN : 9782296969643

Suzanne THIOLIER-MÉJEAN

La Prise de Jérusalem
par Vespasien

*Une légende médiévale
entre Languedoc et Catalogne*

L'Harmattan

Collection

Méditerranée médiévale Dialogues Orient – Occident

Directrices de cette collection :

Claire Kappler (CNRS-Paris) et Suzanne Thiolier-Méjean (Univ. Paris IV)

Permettre la rencontre de spécialistes du Moyen Âge de l'Orient et de l'Occident, jeter un pont entre les cultures du bassin méditerranéen qui se rencontrèrent et s'influencèrent tout au long du Moyen Âge en dépit des divergences de langue, de religion, tel est le but de cette collection. Le Coran traduit en persan aux X^e et XI^e siècles, traduit en latin au XII^e siècle, Raimon Lulle connaisseur du Proche-Orient, du grec et de l'hébreu, les poètes d'Al-Andalus, de Sicile, du Maghreb et du Mashreq, les artistes et artisans, les spirituels, les philosophes et les scientifiques, tous témoignent de ce creuset de culture que fut la Méditerranée au Moyen Âge. Ces interactions constantes fusent dans toutes les directions jusque dans des civilisations plus lointaines.

Nous proposons ici la découverte d'un Moyen Âge divers, « pluriel », plurilingue, plurireligieux, confronté à l'étranger, souvent tolérant, parfois aussi enfermé dans ses certitudes. La collection offre des études à plusieurs voix mais également des monographies, des études consacrées plus particulièrement à une région, une civilisation, une littérature.

Réunir l'Occident et l'Orient du Moyen Âge répond à une nécessité : des spécialistes de domaines qui, jusqu'à présent, n'ont quasiment pas dialogué les uns avec les autres peuvent faire œuvre commune et livrer le résultat de leurs échanges. C'est ce chemin que nous voulons emprunter, comme nous avons commencé à le faire en plusieurs livres édités chez L'Harmattan dans d'autres collections (*L'Alchimie*, *L'Inspiration*, *Les Fous d'amour*) toujours au Moyen Âge et sur les deux volets réunis, Orient - Occident.

Une collection mérite d'être consacrée à un tel domaine, au moment où le monde contemporain redécouvre notre mer commune, *mare nostrum*, d'où naquirent les civilisations qui nous ont façonnés et, plus largement encore, dans notre monde actuel où l'on prend conscience que la compréhension mutuelle entre civilisations différentes est vitale pour notre avenir.

Ouvrages déjà publiés

Le Plurilinguisme au Moyen Âge, Orient - Occident

Études réunies par Claire Kappler et Suzanne Thiolier-Méjean, 2009

Le sage et le prince en Iran médiéval.

Morale et politique dans les textes littéraires persans X^e-XIII^e siècles

Par Charles-Henri de Fouchécour, 2010

Si je t'oublie jamais, Jérusalem,
que ma droite me refuse son service !
Que ma langue s'attache à mon palais,
si je ne me souviens toujours de toi,
si je ne place Jérusalem
au sommet de toutes mes joies !
(Psaume 137).

*À ma grand-mère Jeanne
qui connut les jours de tribulation.*



L'EMPEREUR PARLEMENTE AVEC PILATE

(BnF, fr 25415, f° 9r, anc. 8 bis. Avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque nationale de France).

INTRODUCTION

Le nom de Jérusalem n'a cessé de fasciner l'Occident médiéval. La Ville trois fois sainte n'est-elle pas aussi le reflet de l'idéale Jérusalem céleste¹ ?

Et il me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu. Son éclat rappelait une pierre précieuse, comme une pierre de jaspe cristallin. [...] La cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et son flambeau c'est l'agneau².

Celle qu'on appelle « Héritage de Paix » ou « la Sainte »³ est le lieu privilégié où l'homme a rencontré Dieu ; c'est sans doute l'élément fondateur de son histoire.

A history of Jerusalem must be a study of the nature of holiness. The phrase « Holy City » is constantly used to describe the reverence for her shrines, but what is really means is that Jerusalem has become the essential place on earth for communication between God and man⁴.

Symbolique, porteuse de rêves et de fantasmes, la ville mythique est devenue très tôt sujet littéraire, religieux ou profane, épique ou théâtral. On évoque parfois, dans les études critiques, une « matière de Jérusalem »⁵ ; mais elle est en partie faite de la matière des rêves.

L'Orient reste un Orient de rêve, qui sert de décor à Jérusalem, figure dorée de la Jérusalem céleste⁶.

La Ville n'a cessé, bien après le Moyen Âge, d'inspirer, au long des

¹ Elle naquit de la vision du Temple céleste par Ésaïe (ou Isaïe), 6 : 1.

² Apocalypse, 21 : 10-11 et 23.

³ Yerushalayim en hébreux, Al-Quds en arabe.

⁴ Simon Sebag Montefiore, *Jerusalem. The biography*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 2011, p. XVIII.

⁵ Voir Alexandre Winkler, *Le tropisme de Jérusalem dans la prose et la poésie (XII^e-XIV^e siècle). Essai sur la littérature des croisades*, Paris, Champion, 2006, p. 383.

⁶ Étienne Delaruelle / Edmond-René Labande / Paul Ourliac, *L'Église au temps du Grand Schisme et de la crise conciliaire (1378-1449)*, coll. *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours* (Augustin Fliche et Victor Martin fondat., J.-B. Duroselle et Eugène Jarry dir.), t. 14, 2 vol., Paris, Bloud et Gay, 1964 ; ici, vol. 2, p. 585.

siècles, écrivains, artistes et musiciens ; de William Blake⁷ et Chateaubriand⁸ à Selma Lagerlöf⁹ et Pierre Loti¹⁰, de l'opéra de Verdi¹¹ à l'oratorio de Giuseppe Concone¹², de cantates en motets, elle a modulé un chant sans fin. *L'an prochain à Jérusalem...*

Parmi toutes les histoires transmises, celle de la destruction de Jérusalem en 70, ordonnée par les empereurs Vespasien et Titus, tient une place à part, tant sa popularité fut grande¹³. La légende s'en est emparée avidement, et ce dans la plupart des langues européennes.

Si può affermare che pressochè tutte le letterature európee possegono redazioni della legenda sulla *Vendetta di Christo* ; si hanno redazioni provenzali, catalane, spagnuole, portoghesi, tedesche, olandesi, anglosassoni, inglesi¹⁴.

Cette histoire apparaît sous plusieurs titres : *Vindicta Salvatoris*, *Vengeance du Sauveur*, ou encore *Prise, Siège ou Destruction de Jérusalem*¹⁵. Elle est née de l'amalgame de faits historiques et légendaires et a connu un grand succès comme le prouvent les formes variées sous lesquelles elle nous est parvenue : récits en prose, courts ou longs, chanson de geste léguée par plusieurs

⁷ Edwin Ellis et William Butler Yeats, *The Works of William Blake*, 3 vol., New York, AMS Press, 1973, voir t. III, *Prophetic Books* et *Milton and Jerusalem* ; peintre et poète, Blake vécut de 1757 à 1827.

⁸ François-René de Chateaubriand (1768-1848), *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, Paris, Gallimard, 2005.

⁹ Selma Lagerlöf, *Jérusalem en Terre sainte*, trad. André Bellesort, Paris, Stock, 1993 ; elle vécut de 1858 à 1940.

¹⁰ Pierre Loti, *Jérusalem*, Paris, Payot & Rivages, 2008 ; quasi contemporain de Selma, puisqu'il était né en 1850, il mourut en 1923.

¹¹ Giuseppe Verdi, *Jérusalem*, grand opéra en quatre actes et quatre tableaux.

¹² Giuseppe Concone (musique) et Édouard Plouvier (livret), *Les croisés devant Jérusalem*, oratorio pour trois voix d'hommes avec chœur et piano, Paris, S. Richault, circa 1850.

¹³ Voir Loyal A. T. Gryting, *The oldest version of the twelfth-century poem La Venjance Nostre Seigneur*, University of Michigan Press, 1952, p. 1 : « Few if any pious legends enjoyed more popularity or wider diffusion in medieval western Europe than the *Vengeance de Notre Seigneur* ».

¹⁴ Michele Catalano Tirrito, « Sulle versioni italiane della *Vindicta Salvatoris* », in *Esercitazione sulla letteratura religiosa in Italia nei secoli XIII e XIV*, directe da Guido Mazzoni, Florence, Alfani e Venturi, 1905, p. 303-342 ; ici, p. 305. Pour le domaine anglo-saxon, voir Thomas N. Hall, « The *Evangelium Nichodemi* and *Vindicta Salvatoris* in Anglo-Saxon England », in J. E. Cross, *Two old English Apocrypha and their Manuscript Source. The Gospel of Nichodemus and the Avenging of the Saviour*, with contributions by Denis Brearley, Julia Crick, Thomas N. Hall, Andy Orchard, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 58 et sv.

¹⁵ Voir l'étude de Suzanne M. Yeager, *Jerusalem in Medieval Narrative*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.

manuscrits, mystères, comme celui d'Eustache Mercadé¹⁶, tous écrits dans la plupart des langues romanes, notamment celles qui nous intéressent pour notre étude : langues d'oïl et d'oc, dialectes italiens¹⁷, catalan, castillan. Comme l'a noté Loyal Gryting, cette légende composite a suivi l'évolution du goût médiéval, passant du récit en prose à la chanson épique et au théâtre.

It is in reality a mediaeval composite, representing at the different stages of its development changing attitudes on the part of public. We have also noted that in France this legend remained a fusion of epic and piety, and that it reflects illuminating facets in the mediaeval temperament¹⁸.

L'interpénétration de l'Histoire et de l'imaginaire est ici particulièrement sensible. L'Histoire apporte ses héros, nourrit et inspire la légende qui, à son tour, explique l'Histoire. On a souvent dit qu'Histoire et littérature étaient, au Moyen Âge, intrinsèquement liées¹⁹. Cette fusion intime entre deux éléments si différents donne une œuvre dans laquelle le lecteur médiéval cherchera le sens de son propre présent.

Or, le succès du récit de *La Prise de Jérusalem* est en grande partie dû au fait que la légende, fondée sur un événement historique majeur, le siège et la destruction de Jérusalem en 70, a servi des intérêts politiques et religieux.

Du point de vue historique et littéraire, le texte est l'illustration d'une littérature de propagande religieuse à l'usage des simples laïcs et à une époque de grands bouleversements, la fin du XIV^e siècle, qui fut si justement nommé le siècle des calamités²⁰. Diaspora des communautés juives entre les XIII^e et XIV^e siècles, échecs successifs des croisades d'Orient, fin du rêve d'un royaume chrétien de Jérusalem tombé en 1187, ravages, enfin, de la Peste noire en Europe, tous ces événements tragiques constituent la toile de fond de *La prise de Jérusalem*.

¹⁶ Eustache Mercadé ou Marcadé, *La Vengeance de Notre Seigneur Jésus-Christ sur les Juifs par Vespasien et Titus*, Bibliothèque d'Arras, ms. 697, XV^e siècle (inédit à ce jour, semble-t-il) ; voir Antoine Thomas, « Notice biographique sur E. Marcadé », *Romania*, t. 35, 1906, p. 583-590 ; Petit de Julleville, *Histoire du théâtre en France. Les mystères*, t. II, Genève, Slatkine Reprints, 1968, p. 415-418 et p. 451-460 (texte d'une *Vengeance* imprimée par Anthoine Vêrard) ; Étienne Delaruelle / Edmond-René Labande / Paul Ourliac, *L'Église au temps du Grand Schisme*, *op. cit.*, p. 618-619.

¹⁷ Toscan ou vénitien, selon l'origine des manuscrits ; voir Michele Catalano Tirrito, « Sulle versioni italiane della *Vindicta Salvatoris* », *op. cit.*, p. 311.

¹⁸ Loyal A. T. Gryting, « The *Venjançe Nostre Seigneur* as a Mediaeval Composite », *The Modern Language Journal*, vol. 38, n° 1, janvier 1954, p. 15-17 ; ici p. 17.

¹⁹ Voir notamment David A. Trotter, *Medieval French Literature and the Crusades (1100-1300)*, Genève, Droz, 1988, p. 20-28.

²⁰ Voir Barbara W. Tuchman, *Un lointain miroir. Le XIV^e siècle de calamités*, Paris, Fayard, 1979.

Ainsi cette histoire a été colportée dans une époque de désastres, où le public médiéval cherchait une explication à la souffrance et aux tragédies de son temps. Il la trouvait dans le récit d'un châtement divin ; la justification est d'ordre théologique : c'est la faute commise envers Dieu qui engendre le malheur, et les prophètes n'ont cessé d'annoncer la destruction de la ville.

Mais notre récit est aussi celui d'une geste féodale faite de fidélité et de trahison envers un seigneur, en l'occurrence un empereur. C'est une mise en cause de la rébellion, face au pouvoir lointain de Rome, d'un procureur qui s'est cru César. Et c'est encore l'histoire d'un roi « mehaigné »²¹ qui, préfigurant un Baudouin IV de Jérusalem, sera sauvé par la foi²².

Il y avait donc là tout ensemble un roman chevaleresque, une hagiographie, puisque cette histoire appartient aussi au cycle de la *Légende dorée*²³, et un appel à la croisade.

Quant au lecteur contemporain, il pourra voir, à travers les événements rapportés, un impitoyable recommencement : la guerre et ses fléaux en Terre sainte, la cruauté des vainqueurs, la peur devant les épidémies, le besoin d'un bouc émissaire qui porte tout le poids d'une terrible malédiction.

Les éditions plus ou moins récentes des textes français, italiens, catalans et castillans témoignent de l'intérêt qu'a suscité naguère ce récit, au moins auprès de quelques spécialistes²⁴.

Il ne paraît pas superflu, dès lors, d'exhumer et de traduire un manuscrit de langue d'oc qui s'intègre parfaitement à la tradition européenne, et dont le sort éditorial n'a pas été des plus satisfaisants²⁵. Nous le complétons de deux

²¹ Le roi « mehaigné » ou roi pêcheur est celui du roman de Chrétien de Troyes, *Perceval le gallois* ; voir l'édition de Félix Lecoy, *Le Conte du Graal (Perceval)*, 2 vol., coll. *Les Romans de Chrétien de Troyes*, t. V, Paris, Champion, 1975.

²² Voir Pierre Aubé, *Baudouin IV de Jérusalem, le roi lépreux*, Paris, Tallandier, 1981.

²³ Jacques de Voragine. *La Légende dorée*. Trad. par Jean-Baptiste M. Roze, chronologie et introduction par le Révérend Père Hervé Savon, 2 vol., Paris, Garnier-Flammarion, 1967 ; ici t. I, *La Passion du Seigneur*, p. 266-269.

²⁴ Voir notamment la très belle édition d'Alvin E. Ford, *La Vengeance de Nostre-Seigneur. The Old and Middle French Prose Versions. The Version of Japheth*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1984 (soit le t. I), *La Vengeance de Nostre-Seigneur. The Old and Middle French Prose Versions*, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Toronto, 1993 (soit le t. II).

²⁵ Ms. BnF, fr. 25415 ; à ce jour il s'agit d'un *unicum*. Camille Chabaneau a autrefois donné un état du texte d'oc : « *La Prise de Jérusalem ou La Vengeance du Sauveur* », *Revue des Langues romanes*, 4^e série, t. III, t. 32 de la collection, oct.-déc. 1888, p. 581-608 et t. 33, 1889, p. 31-46 et p. 600-609. Mais son édition n'est pas totalement satisfaisante pour les raisons que nous indiquons dans le chapitre consacré au ms. ; les éditions très partielles de Carl Appel (*Provenzalische Chrestomathie*, Leipzig, Reisland, 1930, un extrait de *La venjansa de la mort de Nostre Senhor*,

manuscrits catalans, dont l'un fut longtemps considéré comme sa pure copie²⁶. L'étude codicologique, celle des apparentements et de la langue de ces trois témoins nous en apprendront davantage.

Mais, avant d'aborder ces anciens récits, nous avons cru utile de rappeler en quelques pages quelle succession d'événements et d'aventures a permis l'apparition et le développement de cette légende dans toute l'Europe.

Au croisement de l'Histoire et de la fiction, ce récit est une vraie mosaïque dont on n'a pas retrouvé à ce jour toutes les tesselles !

§ 118, p. 179-182, soit 129 lignes), et de Paul Meyer (« Notice du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds fr. 25415, contenant divers ouvrages en provençal », *Bulletin de la Société des Anciens Textes Français*, 1875, n° 3-4, p. 50-82), sont évidemment insuffisantes.

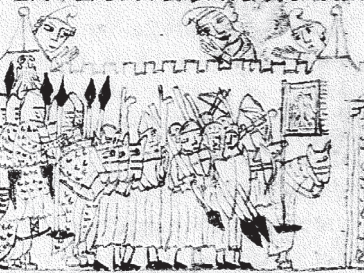
²⁶ Il s'agit des mss. Monasterio de Ripoll, 155 et Biblioteca de Catalunya, 710.



Can l'empereyre. de apure
 l'hadat las naus e los nauelis.
 e tota la ost se recalhic. e fero
 uelas. toz los nauelis esens.

relhat entre naus. elms.
 e guabos. do. meha dien
 perayre am tota lagen se re
 culhon. elmes demay. en
 las naus. e feron uelas tozas
 esens. Et acay de. v. sep
 manas el tengro en acre.
 7. dia man. can lo solhel se
 leuet. Ay tantost lagen da
 cre retero la uia a l'empere
 radoz per far tota sa uolun
 tar

Can l'empereyre anet ad .
 castel que mom. q. a. .



Qan l'empereyre o ac au
 rit mor ac gran me
 rauihas. Et el mande
 tantost querre tota la ost
 per tota la terra e cridar
 que uenguesse a roma.
 E inantenen fone compli
 da sa uolontat. A done
 tug los baros uengro a pa
 relhat per passar als pus
 radament que no era

E cant auro aquire refes.
 cat. et cleaners ad .
 castel que apela ua homa. a. a.
 A uol castel en mor. cranc

L'EMBARQUEMENT DE L'EMPEREUR ET L'ARRIVÉE À JAPHA

(BnF, fr 25415, f° 7r. Avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque nationale de France).

CHAPITRE I

ENTRE HISTOIRE ET FICTION

UNE LÉGENDE ÉCLATÉE

Seigneurs, écoutez donc une chanson de gloire,
comment fut conquise la cité où Dieu prit sa Passion.

.....
Seigneurs, nobles chevaliers, écoutez donc

une chanson de gloire tout à fait estimable,
comment Jérusalem fut prise au premier assaut.

(La Chanson de Jérusalem, laisses 131 et 133)

per els destruir que foro a
logat en torni R ederon se
uolontats a empador. si len
pendo los volgues penre a
merce.

cahlon payre ester am
fiost en torni lo castelh. en lo
uols penre merce.

et aussie los juiens. edero
quet los mur



Can la ost fone tendida
entorn lo castelh. Mre se
nhoz names. tan gran uen-
entan que apenas poc negus
hom durar en la ost. m la v.
Lo castelh fo mot bels eben
balth. et .j. sau juien que
fomat en azaret lo fet balth
que auan nom. iafel. A qst
era coris gn mas de iosep. lo

Can uene apauc detep
et est pres lo castelh efer
aussie tot los juiens. esters
.x. que sen amaguero en .j.
cloa seua. et aqui esteron
resandus. m. jorns. Can
que amorir los couena aqu
defam. los .viii. juiens en s
zero que la .j. feris lautre del
castelh. estes. iafel. et .j. cori
sieu que nono uolgre far.
Ecan los .viii. juiens foro
mort. iafel dis ven era senbs
daquest castelh. et era tengut
per mot sau hom. folia seri
a. si ayh nos lavissiam mo.

DEVANT LE CHÂTEAU DE JAPHA

UNE LÉGENDE ÉCLATÉE

Il y a beau temps que les spécialistes ont mis en évidence l'existence de différentes légendes d'origine religieuse composant *La Vengeance du Sauveur* ou *Vindicta Salvatoris* et rapportant la chute de Jérusalem .

En fait, la destruction de la ville coupable est un thème qui apparaît dans la poésie latine dès le VIII^e siècle et qui ne cesse de s'amplifier, de se ramifier avec d'autres légendes, comme celle de Ponce Pilate et de sainte Véronique, tout au long du Moyen Âge¹.

Quatre légendes, liées au destin de la Ville sainte, ont laissé dans nos manuscrits méridionaux et dans ceux qui leur sont proches des traces évidentes :
la *Cura sanitatis Tiberii*, qui est comme une « annexe² » de l'Évangile de Nicodème, texte apocryphe,
la légende de sainte Véronique, qui doit beaucoup, elle aussi, à l'Évangile de Nicodème, à commencer par son nom³,
la *Vindicta Salvatoris*,
la mort de Pilate.

Une illustration de cet amalgame nous a été donnée en son temps par Joan Coromines grâce à son édition d'un texte catalan en vers⁴. Ce dernier inclut la mort de Pilate⁵, la maladie de Tibère⁶, l'histoire de Véronique⁷ et celle du siège de Jérusalem⁸.

¹ Patricia Michon, « *La Vengeance de Notre Seigneur* dans la version catalane de la *Légende dorée* », *Les Langues néo-latines*, vol. 88, fasc. 289, 1994, p. 186.

² Rémi Gounelle et Zbigniew Izydorzcyk, *L'Évangile de Nicodème ou les Actes faits sous Ponce Pilate (recension latine A), suivi de La lettre de Pilate à l'empereur Claude*, Brepols, coll. « Apocryphes », 1997, p. 98.

³ Cet apocryphe donne le prénom de Véronique à la femme hémorroïsse que le Christ a guérie ; voir Christiane Furrer et Rémi Gounelle, *Évangile de Nicodème ou Actes de Pilate*, in *Écrits apocryphes chrétiens*, t. II, Pierre Geoltrain et Jean-Daniel Kaestli directeurs, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 2005, chapitre 6, 3, p. 270 ; voir aussi Rémi Gounelle et Zbigniew Izydorzcyk, *L'Évangile de Nicodème ou les Actes faits sous Ponce Pilate, op. cit.*, p. 39.

⁴ Joan Coromines [alias John Corominas], « The old catalan rhymed legends of the Seville Bible », *Hispanic Review*, XXVII, 1959, p. 361-384 (ms. de la Colombina de Séville).

⁵ *Ibid.*, p. 368 et sv. : « De Pilat e de la sua vida e de la sua mort ».

⁶ *Ibid.*, p. 369 et sv. ; cette partie ne comporte pas de titre.

⁷ *Ibid.*, p. 370 et sv. : « De la Veronica con venc a Roma ».

⁸ *Ibid.*, p. 373 et sv. : « De Vespeshia, rey de Galicia que anà assetjar la ciutat de Jerusalem ».

Mais l'élément central, celui qui fonde tous ces textes, c'est la Passion annoncée du Christ, dont l'inéluctable conséquence est la destruction de Jérusalem. Des prophéties bibliques aux Évangiles apocryphes, du récit de Flavius Josèphe aux souvenirs d'une capitale rhodanienne et romaine, se déroule le fil d'Ariane d'une chronologie toute relative. Au moins nous permettra-t-il de retrouver quelques-uns des éléments qui composent les strates successives de cette légende éclatée.

I- SOURCES BIBLIQUES ET RELIGIEUSES

LA PROPHÉTIE

La destruction de Jérusalem est, comme on sait, maintes fois annoncée dans les textes bibliques : « Malheur à la rebelle, à l'impure, à la ville tyrannique⁹ ». Dans l'Ancien Testament, les annonces prophétiques de la ruine de Jérusalem, famine et massacres, sont nombreuses.

Si des femmes mangent leur fruit, des bambins bien formés ! [...] Tu massacres au jour de ta colère ; tu égorges sans pitié.

Le Seigneur médite de ravager le rempart de la Belle Sion ; il va niveler ; il ne ramène pas sa main avant d'avoir englouti. Il endeuille retranchement et rempart : ensemble ils se délabrent¹⁰.

Et ceux à qui ils prophétisent joncheront les ruelles de Jérusalem à cause de la famine et de l'épée : ils n'auront personne pour les ensevelir, eux, leurs femmes, leurs fils, leurs filles...

Qui donc a pitié de toi, Jérusalem... ? C'est toi qui m'as délaissé – oracle du Seigneur¹¹.

La destruction est décidée, qui fera déborder la justice, et l'extermination ainsi décidée¹².

Dans le Nouveau Testament aussi est annoncée la chute de la ville :

⁹ Sophonie, 3 : 1 ; les références bibliques renvoient à la TOB sauf indication contraire.

¹⁰ *Les Lamentations*, 3 : 20-21 et 2 : 8.

¹¹ Jérémie, 14 : 16 et 15 : 5.

¹² Ésaïe, 10 : 22-23.

... et tes ennemis t'entoureront d'un retranchement et t'investiront et t'enserrent de toute part et te détruiront de fond en comble, toi et tes enfants en toi, et ils ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le moment de ta visite¹³.

Il ne restera pas ici pierre sur pierre : tout sera détruit¹⁴.

Dans les versions romanes de la légende, les auteurs ne manqueront pas de rappeler cette terrible prédiction, qui légitimait la croisade, devenue ainsi une guerre juste¹⁵.

Car tu non conoysses los dias de la tua visitatio, que seras tot entorn assetjada e valadejada, e-ls tieus enemix no y layssaran peyra sobre peyra, e-ls filhs que seran en tu seran destruitz.

(Car tu ne connais pas les jours de ta visitation, où tu seras totalement assiégée, entourée de fossés, et tes ennemis n'y laisseront pas pierre sur pierre, et les fils qui seront en toi seront détruits)¹⁶.

MIRACLES MÉTÉOROLOGIQUES

La tempête, la grêle destructrice, la course du soleil arrêtée en plein jour sont autant de manifestations de la colère divine s'abattant sur la Ville sainte.

Et vous les grêlons, vous tomberez et le vent des tempêtes éclatera¹⁷.

Et le soleil s'arrêta et la lune s'immobilisa jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit dans le livre du Juste ? Le soleil s'immobilisa au milieu des cieux et il ne se hâta pas de se coucher pendant près d'un jour entier¹⁸.

La littérature épique a su utiliser ces phénomènes qui, toujours, marquent dans les batailles l'intervention miraculeuse de Dieu en faveur du camp chrétien. *La Chanson de Roland* en offre l'un des plus anciens exemples :

¹³ Luc, XIX : 41-44.

¹⁴ Matthieu, 24 : 2 ; voir aussi Marc, 13 : 2.

¹⁵ Voir Étienne Delaruelle, *L'Idée de croisade au Moyen Âge*, Turin, Bottega d'Erasmus, 1980, notamment p. 2-127 et 191-207.

¹⁶ Manuscrit d'oc, BnF, fr. 25415, f° 8r, b.

¹⁷ Ézéchiël, 13 : 11 ; voir aussi Ésaïe, 28 : 2.

¹⁸ Le Livre de Josué, 10 : 13.

En France en ad mult merveillus turment :
 Orez i ad de tuneire e de vent,
 Pluie e gresilz desmesurément.
 (En France éclate une prodigieuse tourmente : tempête de vent et de tonnerre,
 pluie et grêle exceptionnelles)¹⁹.

De même, afin que Charlemagne puisse poursuivre le combat, la course du soleil se fige et il brille sans fin jusqu'à la victoire.

Culchet s'a rere, si priët Damnedeu
 Que li soleilz facet pur lui ester,
 La nuit targer e le jur demurer

 Pur Karlemagne fist Deus vertuz mult granz,
 Car li soleilz est remés en estant.

(Il s'incline vers le sol et prie le Seigneur Dieu de faire pour lui s'arrêter le soleil, de retarder la nuit et de prolonger le jour [...]. Pour Charlemagne, Dieu fit un grand miracle, car le soleil s'est arrêté, immobile)²⁰

Dans la légende romane aussi, l'arrêt miraculeux du soleil, « par la volonté de Dieu », permet à l'empereur Vespasien et à son fils Titus de remporter une bataille décisive²¹. Le prodige est mentionné dès *La Chanson de Jérusalem*, qui aurait été transmise par Graindor de Douai à la fin du XII^e siècle, et qui raconte la première croisade, celle de Godefroy de Bouillon :

Plus tost va la nuis outre que ne vole esprevier,
 Li solaus se leva, Dieux le fist cler raier.

 Pour les barons de France fist Diex vertus moult grant.
 Le nuit fist trespasser et le jour mist avant,
 Et Turc et Sarrasin s'en tornerent fuiant.

¹⁹ Ian Short, *La Chanson de Roland*, édition critique, traduction et notes, coll. « Lettres Gothiques », Paris, Librairie Générale Française, 1990, v. 1423-1425, p. 120 et trad. p. 121. Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, a relevé le premier, dans son analyse p. 14, cette référence à la *Chanson de Roland*.

²⁰ *Ibid.*, v. 2449-2451, p. 182, trad. p. 183, et v. 2458-2459, p. 184, trad. p. 185.

²¹ Ms. d'oc, BnF, fr. 25415, f° 14r, a. L'empereur Vespasien, né à Réate en 7, régna de 69 à 79, année de sa mort, et son fils Titus lui succéda de 79 à 81. Voir Barbara Levick, *Vespasien*, Gollion (Suisse), Infolio Éditions, 2002, ainsi que Jules Lebreton et Jacques Zeiller, *L'Église primitive*, coll. *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours* (Augustin Fliche et Victor Martin dir.), t. 1, Bloud et Gay, Paris, 1945, Appendice, p. 465.

(La nuit s'envole plus vite que l'épervier, le soleil se leva, Dieu le fit rayonner de clarté [...]. Pour les seigneurs de France Dieu fit un grand miracle. Il fit disparaître la nuit et venir le jour, et les Turcs et les Sarrasins s'enfuirent)²².

Ce phénomène étonnant apparaît encore dans la version en prose de Gillet Hardouyn, en 1509 : « Adonc fut montré beau miracle, car, entre deux jours, n'eut point de nuit »²³. Ce motif biblique est ainsi devenu un vrai cliché littéraire, tout comme la tempête dévastatrice et la pluie de grêle qui s'abattent sur les méchants²⁴ ; c'est aussi un vent tempétueux, parfois accompagné de neige, qui, dans la légende romane, accueille l'empereur devant Jaffa²⁵.

LE LÉPREUX GUÉRI

Naamân, général des armées du roi d'Aram, était lépreux. Il consulta Élisée, un homme de Dieu qui vivait à Samarie ; celui-ci lui conseilla de se baigner sept fois dans le Jourdain pour être purifié. Et le miracle eut lieu.

Alors Naamân descendit au Jourdain et s'y plongea sept fois selon la parole de l'homme de Dieu. Sa chair devint comme la chair d'un petit garçon, il fut purifié²⁶.

Naamân proposa des présents au prophète Élisée qui, évidemment, les refusa²⁷. Dans notre légende, de la même manière, Véronique refusera toute récompense²⁸.

²² Nigel R. Thorp, *La Chanson de Jérusalem*, Londres, The University of Alabama Press, 1992, laisses 267 et 268, v. 9485-9487, p. 248 ; nous traduisons. Pour Graindor, voir *infra* : II. *Éléments littéraires médiévaux*.

²³ Ce texte, imprimé par Gillet Hardouyn en 1509 à Paris, a été réédité par Mermet (aîné), *La vie de l'homme, poème de 1509 et La destruction de Jérusalem, légende de la même époque, avec des remarques*, Vienne, imprimerie de Gemelas, 1838, p. 16.

²⁴ Il n'est pas ici nécessaire d'invoquer une tradition folklorique, surtout en littérature hagiographique, malgré David Hook, *The Destruction of Jerusalem, Catalan and Castilian Texts*, Londres, King's College London Centre for Late Antique & Medieval Studies, 2000, p. 138-139.

²⁵ Seul le vent est mentionné dans le ms. d'oc, BnF, fr. 25415, f° 7v, a ; en revanche, dans les deux mss. catalans que nous éditons ici, il s'agit d'une tempête de neige, un phénomène sans doute assez habituel pour qui vit près des Pyrénées, mais plus rare en Palestine (voir *infra* Monasterio de Ripoll 155, f° 46v et Biblioteca de Catalunya 710, f° 82r).

²⁶ 2^e Livre des Rois, V : 1-19 ; Pierre Aubé, *Baudoin IV de Jérusalem, le roi lépreux*, Paris, Tallandier, 1981, y fait allusion p. 63-64, en relation avec le cas du roi Baudoin.

²⁷ 2^e Livre des Rois, V : 15-17.

²⁸ Voir pour le texte d'oc, ms. BnF, fr. 25415, le f° 6r, a.

LE TOMBEAU NEUF

Joseph d'Arimatee, ou d'Arimatee²⁹, membre du Sanhedrin, « juif éminent de par ses fonctions, juif intègre³⁰ », ensevelit le Christ dans le tombeau qu'il avait fait construire pour lui-même dans son jardin³¹. Or l'Évangile de Nicodème a réservé un destin remarquable à cette figure « qui n'est pas particulièrement mise en valeur dans les évangiles canoniques³² ».

L'Évangile de Nicodème est un témoignage important du succès de ce personnage, qui a donné son nom à un monastère élevé non loin de Jérusalem, à Aramathem Sophim (Arimatee) [...]. Il est ainsi sur un chemin qui aboutira à faire de ce héros secondaire des évangiles canoniques – et de son fils – des figures éminentes des Quêtes du Graal³³.

Dans les versions romanes en prose de la légende, Joseph est devenu « un sage chevalier »³⁴ qui, lors d'une bataille, est blessé à la cuisse³⁵ ; homme de bon sens, enfin, il fait jeter les morts dans des charniers hors la ville, afin d'éviter toute épidémie³⁶.

LA DÉLIVRANCE DE PIERRE

À la fin des fêtes de Pâques, temps des Azymes, Agrippa fit emprisonner Pierre ; mais un ange vint miraculeusement à son secours.

[...] une grande lumière brille dans le cachot, l'apôtre est réveillé par un ange ; les chaînes lui tombent des mains, il s'habille, il suit l'ange, croyant rêver ; il passe les gardes, il voit la grande porte s'ouvrir, il s'avance dans la rue ; l'ange alors le quitte [...]³⁷.

²⁹ Arimatee, ou Arimatee, soit Ha-Ramathaïm, situé au nord-ouest de Jérusalem et mentionné dans l'Ancien Testament (Samuel, 1 :1).

³⁰ Rémi Gounelle et Zbigniew Izydorczyk, *L'Évangile de Nicodème ou les Actes faits sous Ponce Pilate*, op. cit., 1997, p. 66.

³¹ Jules Lebreton et Jacques Zeiller, *L'Église primitive*, coll. *Histoire de l'Église...*, op. cit., t. 1, p. 121.

³² Rémi Gounelle et Zbigniew Izydorczyk, *L'Évangile de Nicodème ou les Actes faits sous Ponce Pilate*, op. cit., p. 66.

³³ *Ibid.*, p. 67-68.

³⁴ Ms. d'oc, BnF, fr. 25415, f° 13r, a.

³⁵ *Ibid.*, f° 14v, b, et, pour cette blessure, voir *infra*, note 229.

³⁶ *Ibid.*, f° 15v, a.

³⁷ Jules Lebreton et Jacques Zeiller, *L'Église primitive*, coll. *Histoire de l'Église...*, op. cit., t. 1, p. 156.

L'ange libérateur est un vrai *topos* de la littérature biblique. Les rédacteurs de nos manuscrits ont suivi de près le schéma de la délivrance de Pierre pour décrire celle de Jacob. Et, comme pour Pierre, la libération de Jacob a symboliquement lieu durant les fêtes de Pâques³⁸.

LES TROIS BARQUES ET LA PRIÈRE JUIVE

Dans nos versions romanes, les Juifs survivant au massacre qui suivit la prise de Jérusalem sont rassemblés dans trois barques et jetés au gré des flots, à la grâce de Dieu, sans vivres ni capitaine ; ils atteignent finalement, et miraculeusement, Narbonne, Bordeaux et l'Angleterre³⁹. Or cette évocation ne renvoie pas seulement à un *topos* de la littérature pieuse, « la navigation périlleuse »⁴⁰. Elle trouve un écho précis dans une prière juive qui introduit le service du soir, commençant par *Ve-Hou rahoum*⁴¹. Cette prière emprunte quelques éléments au psaume 78 :

Et lui, le miséricordieux,
 Au lieu de détruire, il effaçait la faute.
 Souvent il retint sa colère,
 Il ne réveilla pas toute sa fureur⁴² ;

elle contient aussi une allusion au psaume 20 :

³⁸ La fête des Azymes ou *Pessah* symbolise l'attente de la délivrance finale ; voir Thérèse et Mendel Metzger, *La vie juive au Moyen Âge*, Fribourg, Office du Livre, 1982, p. 270.

³⁹ Voir les trois mss. que nous éditons, soit le ms. d'oc BnF, fr. 25415, f° 22v, a, et désormais appelé *O*, les mss. catalans Monasterio de Ripoll 155, f° 67v, que nous appelons *R*, et Biblioteca de Catalunya 710, f° 118r, nommé *C* d'après David Hook, *The Destruction of Jerusalem...*, *op. cit.*, p. 22 ; pour la version d'oïl, voir celle dite de Japheth, éditée par Alvin E. Ford, *La Vengeance de Notre-Seigneur... The Version of Japheth*, *op. cit.*, f° 53r, § 67, p. 184-186.

⁴⁰ Même si le *topos* a certainement joué un rôle dans la transmission de cet épisode ; voir à ce sujet la belle étude de Jean-Olivier Signoret, *Deo gubernante. Navigations miraculeuses et miracles marins au Moyen Âge : l'union des cultures païenne et chrétienne*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2001. Walther Suchier, quant à lui, avait pressenti l'origine juive de cet épisode des trois barques dans son étude, « Ueber das altfranzösische Gedicht von der Zerstörung Jerusalems (*La Venjance Notre Seigneur*) », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1901, Heft 25, p. 99.

⁴¹ Voir Geoffrey Wigoder (direct.), *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1993, s. v. *Office du soir*, p. 827.

⁴² Psaume 78, 38.

Que le Seigneur te réponde au jour de la détresse⁴³.

Comme l'explique Cyril Hershon dans une passionnante étude, cette prière serait directement liée à l'épisode des trois barques.

This prayer is said to refer to Vespasian having Jewish captives piled into three ships after the Destruction of the Second Temple and the capture of Jerusalem in 70 A.D. and sending them to Bordeaux, Arles and Lyon respectively⁴⁴.

Elle s'appuierait sur une réalité historique, l'établissement très précoce de foyers juifs dans les colonies romaines de la Gaule⁴⁵. L'épisode est rapporté dans une intention édifiante, pour montrer comment l'Esprit-Saint (*rouakh hakodech*) peut être affecté par le spectacle affligeant du monde souffrant. On remarquera que ce récit comporte une variante⁴⁶.

Par exemple, on raconte qu'après la destruction du Temple, l'empereur Vespasien fit embarquer sur trois bateaux des convois de jeunes Juifs et Juives à destination de maisons mal famées à Rome. Pendant le voyage, tous ces expatriés se jetèrent à la mer plutôt que d'accepter un sort aussi honteux. L'histoire s'achève en déclarant qu'à ce spectacle cruel l'Esprit-Saint pleura⁴⁷.

Les deux traditions reprennent le même motif : des captifs sont entassés dans trois nef⁴⁸. En revanche, celle qui nous intéresse est directement liée à l'histoire des communautés juives du Midi. Henri Gross, dans sa *Gallia Judaica*, a étudié l'origine de ce récit qui apparaît dans un manuscrit araméen, publié autrefois dans un recueil de prières⁴⁹.

⁴³ Psaume 20, 2.

⁴⁴ Cyril P. Hershon, *Faith and Controversy : the Jews of Mediaeval Languedoc*, Birmingham, University of Birmingham, A.I.E.O., 1999, p. 2. Nous remercions l'auteur qui a bien voulu nous communiquer de précieux renseignements.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 2-3.

⁴⁶ Comme le remarque Cyril P. Hershon, *Faith and Controversy, op. cit.*, p. 3 : « this tale was in part confused with the later account of four captives landing in Cordova ».

⁴⁷ Abraham Cohen, *Le Talmud*, Paris, Payot, 1982, p. 89.

⁴⁸ C'est évidemment aussi un *topos* de la littérature hagiographique ; voir *infra* : *Véronique et l'Aquitaine*.

⁴⁹ Henri Gross, *Gallia Judaica. Dictionnaire géographique de la France d'après les sources rabbiniques*, Amsterdam, Philo Press, 1969 [Paris 1897], p. 74 : « Avant tout, il me paraît utile de rappeler la légende copiée par M. S[eligmann] Baer d'un ms. de la bibliothèque de M. Goldschmidt à Francfort-sur-le-Mein et publiée dans le *Siddour* qu'il a édité (Roedelheim, 1868, p. 112) ».

D'après cette légende, racontée en langue araméenne, Vespasien fit embarquer des Juifs sur trois navires, qui furent ensuite abandonnés en pleine mer par leurs capitaines [...]. Cette légende se trouve déjà, mais sous une autre forme et sans noms propres, dans d'anciens ouvrages talmudiques⁵⁰.

La mention des villes d'Arles, Bordeaux et Lyon n'a rien d'inattendu, ces trois capitales ayant accueilli très tôt des communautés juives, dès le V^e siècle pour Arles.

La légende juive prouve, du moins, que les Juifs se sont établis d'assez bonne heure dans le sud de la France. La communauté d'Arles surtout était une des plus anciennes de France. Ainsi, en l'année 425 [...] l'empereur Valentinien III [...] défendait aux Juifs d'exercer des fonctions judiciaires⁵¹.

De même, pour Bordeaux, l'implantation d'une communauté juive était assurée bien avant le IX^e siècle.

Une légende raconte que des Juifs s'étaient établis à Bordeaux peu de temps après la destruction du Temple de Jérusalem. Il est de fait qu'on trouve de très bonne heure des Juifs dans cette ville. En 847, on dirigea contre eux l'accusation absurde d'avoir livré la ville aux Normands⁵².

Que les noms d'Arles et de Lyon aient été remplacés dans la légende romane par ceux de Narbonne et de l'Angleterre n'a rien d'étonnant. Comme on sait, Narbonne, le « phare de la science »⁵³, a été, durant le Moyen Âge, l'un des grands foyers de la culture juive⁵⁴ ; il est même possible que la légende des trois barques y ait touché le monde chrétien grâce aux contacts entre les deux communautés,

[...] dans la longue histoire des rapports pacifiques et de bon voisinage entre chrétiens et Juifs à Narbonne⁵⁵.

Quant à l'Angleterre, Bordeaux et l'Aquitaine en étaient comme une

⁵⁰ *Ibid.*, p. 75.

⁵¹ *Ibid.*, p. 75.

⁵² *Ibid.*, p. 111.

⁵³ Aryeh Grabois, « Les écoles de Narbonne au XIII^e siècle », *Cahiers de Fanjeaux*, n° 12, *Juifs et judaïsme de Languedoc*, Toulouse et Fanjeaux, Privat, 1977, p. 141-156 ; pour le sens de Narbonne ou *Ner Binnah* en hébreu, voir p. 141.

⁵⁴ Henri Gross, *op. cit.*, p. 405 et sv.

⁵⁵ Aryeh Grabois, *op. cit.*, p. 152.

extension, leur destin lui étant alors étroitement lié. Il n'est donc pas surprenant que, dans nos récits tout au moins, l'un des navires, dépassant Bordeaux, ville anglaise, ait fait route vers la Grande-Bretagne⁵⁶.

Enfin, cette légende des trois barques étant fort ancienne, on ne s'étonnera pas de sa présence dans la chanson de geste de *La Venjançe Nostre Seigneur*⁵⁷. La destination des naufragés, en revanche, n'est pas celle de nos textes : les barques arrivent ici en Allemagne, en Flandres et en Angleterre⁵⁸ ; c'est que, le récit ayant couvert toute l'Europe, les noms des villes ont été adaptés en fonction des pays concernés, et ce, dans la tradition hébraïque elle-même.

Il est possible que ces noms aient été modifiés arbitrairement dans tel ou tel pays. Ainsi un ms. de Munich [...] le premier de ces noms désigne l'Italie, le troisième l'Afrique, le second ne paraît pas devoir être lu la Savoie, mais plutôt l'Espagne⁵⁹.

FLAVIUS JOSÈPHE ET SON RÉCIT

De son premier nom Joseph ben Mattathias, de la famille des Maccabées, celui qui se fit ensuite appeler Flavius Josèphe naquit en 37 et mourut vers 100⁶⁰. Rejeton d'une famille illustre hellénisée, et descendant par sa mère des rois Hasmonéens⁶¹, Joseph ben Mattathias devint gouverneur de Galilée par

⁵⁶ Voir Jean-Marc Soyeux, *Quand les Anglais vendangeaient l'Aquitaine. D'Aliénor à Jeanne d'Arc*, Paris, Arthème Fayard, 1978, p. 223 et sv. ; pour l'Angleterre, on sait que les premiers Juifs à s'y établir avaient suivi Guillaume le Conquérant et venaient de Normandie, voire d'Allemagne et d'Italie ; voir Geoffrey Wigoder (direct.), *Dict. encycl. du judaïsme, op. cit.*, p. 1335-1345.

⁵⁷ Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, p. 134-135 ; il faut se reporter au ms. British Museum, Additional 10289, soit *I*, qui est du milieu du XIII^e siècle : il remplace la laisse 98 manquante dans le ms. de base choisi par l'éditeur (BnF, fr. 1374, soit *A*), p. 96. *La Venjançe Nostre Seigneur* est une chanson de geste, comme le soulignait Walter Suchier, « Ueber das altfranzösische Gedicht... », *op. cit.*, p. 164 : « Die Form ist die der Chanson de geste » ; le choix de Loyal A. T. Gryting d'appeler ce texte « poem » n'est pas tout à fait satisfaisant, et nous préférons donc le dénommer *Chanson*.

⁵⁸ *Ibid.*, laisse 98, p. 134-135 ; le ms. *I* ayant été copié au Mont-Saint-Michel, la situation géographique des pays retenus n'a rien de très étonnant ; voir Walther Suchier, « Ueber das altfranzösische Gedicht... », *op. cit.*, p. 168.

⁵⁹ Henri Gross, *op. cit.*, p. 75 ; les hésitations de lecture s'expliquent par la nature même de la langue hébraïque.

⁶⁰ Voir Geoffrey Wigoder (direct.), *Dict. encycl. du judaïsme, op. cit.*, p. 583 ; Simon Sebag Montefiore, *Jerusalem...*, *op. cit.*, p. 124 et sv.

⁶¹ *Ibid.*, p. 485, s. v. *Hasmonéens*.

désignation de ses compatriotes révoltés contre Rome, et s'opposa aux Zélotes⁶² ; général de l'armée, il fut assiégé par Vespasien à Jotapata, en Galilée⁶³. Et, là, intervint une aventure dont le souvenir est conservé dans les diverses traditions de la légende⁶⁴ : réfugié dans une grotte avec des compagnons d'armes, il échappa à un suicide collectif, ainsi qu'un autre survivant⁶⁵. Il se rendit finalement à Vespasien, en devint le protégé, partit s'établir à Rome et reçut le titre de chevalier⁶⁶. Pour la postérité il est alors Flavius Josèphe.

Son récit des événements de 70 était suffisamment connu des clercs pour qu'il rencontre un écho dans la tradition vernaculaire. Si *La guerre des Juifs* fut d'abord composée en araméen⁶⁷, seules demeurent la tradition grecque et ses traductions latines conservées dans un grand nombre de manuscrits⁶⁸.

Ce sont ces éléments que nous résumons ici brièvement pour la simple commodité du lecteur, afin qu'il puisse mieux apprécier ce que les rédacteurs romans doivent à Josèphe.

À l'approche de Pâques, au mois de Nisan, entre mars et avril 70, de nombreux étrangers ont afflué dans Jérusalem⁶⁹. La ville était

composée de la ville basse, de la ville haute et du Temple, tous trois fortifiés, il fallut les prendre d'assaut l'un après l'autre⁷⁰.

Flavius Josèphe précise d'entrée que Titus entoura la ville tout entière d'un mur de circonvallation mettant ses soldats à l'abri et permettant la construc-

⁶² Leur chef était Jean de Giscala ; voir Geoffrey Wigoder (direct.), *Dict. encycl. du judaïsme*, op. cit., p. 583.

⁶³ Jotapata (ou Iotapata) en Galilée, non loin de Cana, est située à 15 km à l'est d'Acre et à 40 km au nord-ouest de Ptolémaïs, la ville côtière ; voir *Fl. J. Guerre des Juifs*, texte établi et traduit par André Pelletier, Paris, Les Belles-Lettres, 1980, Livre II, 188, p. 43, et surtout Livre III, 141 et sv., p. 139 : « Vespasien investit Iotapata ». Voir aussi Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, op. cit., t. I, *Saint Jacques apôtre (le Mineur)*, p. 338 : « La première ville de la Judée attaquée fut celle de Jonapatam, dont Josèphe était le commandant et le chef ».

⁶⁴ Voir par exemple *infra* le manuscrit d'oc, soit O, f^o 7v, b.

⁶⁵ André Pelletier, *Fl. J. Guerre des Juifs*, op. cit., Livre III, 340-343, p. 162 et 387-391, p. 168.

⁶⁶ Geoffrey Wigoder (direct.), *Dict. encycl. du judaïsme*, op. cit., p. 583 ; voir aussi M.-N. Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, Hachette, 1892 (31e éd.), s. v. Josèphe.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 583 ; André Pelletier, *Fl. J. Guerre des Juifs*, op. cit., p. 26 : « ... l'original araméen dont parle Josèphe lui-même » ; voir aussi *Œuvres complètes de Fl. J. Traduites en français sous la direction de Théodore Reinach*, Tome sixième, *Guerre des Juifs*, Livres IV-VII, trad. René Harmand, Paris, Leroux, 1932 ; ici Livre VII, XI, note 1, p. 274.

⁶⁸ André Pelletier, *Fl. J. Guerre des Juifs*, op. cit., liste et datation des mss. p. 10-13.

⁶⁹ *Id.*, *Fl. J. Guerre des Juifs*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, Livre V, 99, p. 122 et note 2, p. 243 ; voir aussi la note 72 à la traduction du ms. d'oc. Simon Sebag Montefiore, *Jerusalem...*, op. cit., p. 1-10, donne un bref récit du siège de la ville d'après Josèphe.

⁷⁰ Ivar Lissner, *Les Césars*, Paris, Corrêa, Buchet / Chastel, 1957, p. 196.

tion de machines d'assaut⁷¹. Le long récit du siège, qui fait l'essentiel de la narration de Flavius, n'a laissé que des traces fragmentaires dans la légende romane, celle-ci ajoutant au tableau des batailles le miracle du soleil qui ne se couche pas.

L'obsession de l'eau, ce bien précieux des régions arides, est commune à Flavius Josèphe et à la tradition. Mais si, pour Josèphe, un vrai miracle a lieu, pour les auteurs romans – une fois n'est pas coutume – c'est l'habileté d'un homme qui sauve les Romains de la soif⁷². L'histoire de l'immense citerne d'eau faite de peaux de bêtes et recouvrant la vallée de Josaphat pourrait bien être un souvenir lointain de la source tarie de Siloé, qui, dans le récit de Josèphe, retrouve miraculeusement son débit pour alimenter les Romains⁷³.

La source de Siloé avait tari ainsi que toutes celles qui sont hors la ville [...]. Tandis qu'à présent elles sont d'une telle abondance pour vos ennemis qu'elles suffisent à satisfaire non seulement leurs besoins mais aussi ceux du bétail et des jardins⁷⁴.

Si Flavius Josèphe a également relaté un épisode que la tradition a conservé, celui de l'or mangé, les raisons ne sont pas celles de la légende : en prévision des dures épreuves de leur captivité et de leur exode, les habitants avaient avalé de l'or afin de conserver un viatique.

Ils avalaient leurs pièces d'or pour les soustraire au pillage des brigands, puis, une fois réfugiés chez les Romains, quand ils les avaient évacués, ils disposaient de ressources pour se procurer le nécessaire⁷⁵.

⁷¹ *Œuvres complètes de Fl. J.*, trad. René Harmand, *op. cit.*, Livre VI, XII, p. 151 ; pour l'emplacement de ce mur de circonvallation, on peut se reporter aux cartes que publia jadis Félicien de Saulcy dans *Les derniers jours de Jérusalem*, Paris, Hachette 1866.

⁷² Déjà, dans la *Chanson de la Venjançe Nostre Seigneur* est rapportée l'histoire de la citerne faite de peaux de bêtes ; voir Loyal A.T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, laisse 43, p. 60.

⁷³ La source de Siloé (ou Shiloa'h en hébreu) descendait de la montagne de Sion et coulait dans la vallée de Josaphat ; elle fut détournée à l'époque d'Ézéchias et conduite jusqu'à Jérusalem grâce à un tunnel construit vers 700 av. J.-C. Elle formait un réservoir, appelé piscine ou encore bains de Siloé ; c'est là que le Christ guérit un aveugle (Jean : IX, 7) ; lors de la joyeuse fête de Soukkot, on puisait chaque jour de l'eau à la piscine de Siloé pour servir aux libations (Talmud de Jérusalem). Enfin, l'histoire contemporaine rattrapant notre légende, on a découvert le 9 août 2005 le bassin qui datait du Second Temple, actuellement situé au sud-est de la vieille ville, dans le quartier arabe de Silwan (voir le site internet BiblLieux.com).

⁷⁴ André Pelletier, *Fl. J. Guerre des Juifs*, *op. cit.*, Livre V, 410, p. 169.

⁷⁵ *Ibid.*, Livre V, 421, p. 171 ; voir aussi Hirsch Graetz (ou Grätz), *Histoire des Juifs*, traduit par M. Wogue, t. II, *De l'exode babylonien (538) à la destruction du second Temple (70)*, Paris, A. Lévy et A. Durlacher, 1884, p. 390.

Là où les rédacteurs médiévaux ont vu un acte de folie aux conséquences funestes, Flavius Josèphe donne une explication toute rationnelle et qui, du reste, disculpe les Romains, puisqu'il attribue le massacre qui s'ensuivit aux Arabes et aux Syriens désireux de récupérer cet or de la façon la plus expéditive⁷⁶.

À mon avis, les Juifs n'ont eu à subir aucun mauvais traitement plus cruel que celui-là. En tout cas, en une seule nuit, jusqu'à deux mille furent ainsi éventrés⁷⁷.

Enfin, le récit dramatique de la famine, ce grand fléau de la ville assiégée, fut repris par tous les auteurs ; la disette était telle que les habitants, devenus comme fous, se tuèrent entre eux ; ils ramassaient « des légumes sauvages et de l'herbe⁷⁸ ».

L'histoire de la mère dévoreuse de son enfant, annoncée par une sinistre prophétie, est également relatée par Josèphe ; prénommée Marie, fille d'Éléazar, « elle tua son fils, puis le fit rôtir et mangea la moitié de ce corps⁷⁹ ». Flavius Josèphe rapporte qu'alléchés par l'odeur du rôti, des « factieux » en demandèrent leur part et que la mère leur proposa « les restes de son fils [...]. À ces mots les factieux sortirent en tremblant⁸⁰ ».

La légende retiendra cet épisode devenu emblématique des souffrances de la Ville sainte. Le rédacteur méridional, qui a conservé le prénom de la mère, Maria, n'a pas osé aller au bout de l'horreur : elle ne tue pas son enfant qui meurt simplement de faim⁸¹. De même, dans la légende catalane en vers éditée par Joan Coromines, il n'est pas dit que la mère ait tué l'enfant⁸² ; en revanche le texte précise qu'elle n'en eut aucun chagrin, ce qui contraste fortement avec la douleur de la reine (chrétienne il est vrai) dans le récit occitan⁸³. Cette si tragique histoire de la faim dévorante, devenue un vrai mythe littéraire, a été naguère fort bien étudiée par María Rosa Lida de Malkiel, ainsi que sa postérité en Espagne et en Amérique du Sud⁸⁴.

⁷⁶ *Ibid.*, Livre V, 550-553, p. 191-192.

⁷⁷ *Ibid.*, Livre V, 552, p. 192.

⁷⁸ *Ibid.*, Livre V, 437, p. 173 ; voir aussi Hirsch Graetz, *Histoire des Juifs...*, *op. cit.*, p. 390 et sv.

⁷⁹ *Œuvres complètes de Fl. J.*, trad. René Harmand, *op. cit.*, Livre VI, III, 201-213, p. 185-186.

⁸⁰ *Ibid.*, Livre VI, 209 et 212, p. 186 ; voir l'étude de Merrall Llewelin Price, « Imperial Violence and the Monstrous Mother : Cannibalism at the Siege of Jerusalem », in *Domestic Violence in Medieval Texts*, Eve Salisbury / Georgiana Donavin / Merrall L. Price [éditeurs], Gainesville, University Press of Florida, 2002, p. 272-298.

⁸¹ Voir *infra* le ms. d'oc, soit *O*, f^o 17v, a ; en revanche, le ms. catalan Monasterio de Ripoll 155, soit *R*, fait allusion à la prophétie dans toute sa cruauté, voir *infra*, note 248.

⁸² John Coromines, « The old Catalans rhymed Legends... », *op. cit.*, p. 376, v. 986-991.

⁸³ *Ibid.*, v. 989 et 991.

⁸⁴ María Rosa Lida de Malkiel, *Jerusalén. El tema literario de su cerco y destrucción por los Romanos*, Universidad de Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, 1972, p. 139-195.

Les morts, qu'on ne peut plus ensevelir faute de bras et de place, sont jetés hors les murs⁸⁵ ; dans les textes romans, les charniers sont situés, eux aussi, à l'extérieur des remparts, comme il fut longtemps d'usage en période de surmortalité⁸⁶.

L'amoncellement des cadavres, l'odeur pestilentielle et le risque d'épidémie qu'évoque Flavius Josèphe⁸⁷ sont également mentionnés dans nos récits ; mais, d'après Josèphe, à ce premier fléau qu'était la famine s'ajouta celui de la peste qui s'était déclarée dans la ville : « une maladie pestilentielle [...] aggrava, peu de temps après, la famine »⁸⁸. Dans les versions romanes, le danger en est écarté grâce au creusement desdits charniers, comme si on n'avait osé ajouter ce nouveau malheur à tant d'autres⁸⁹.

Quant aux prisonniers, après la chute de la ville, ils furent livrés aux jeux du cirque ou envoyés en Égypte « aux travaux publics » ; « ceux des jeunes gens qui avaient la plus haute taille et qui étaient bien faits »⁹⁰ furent réservés pour le triomphe à Rome. Il n'est pas trace de l'envoi des trois barques.

L'incendie de la ville, et surtout celui du Temple, longuement décrit par Josèphe et qu'a illustré l'iconographie médiévale⁹¹, n'apparaît pas dans la légende romane.

La conclusion de Flavius Josèphe résume bien l'impression si forte que devait produire sur les esprits, jusqu'au Moyen Âge inclus, la chute de la Ville sainte, celle qu'il fallait, ou plutôt aurait fallu délivrer.

⁸⁵ André Pelletier, *Fl. J. Guerre des Juifs, op. cit.*, Livre V, 518, p. 186.

⁸⁶ Ainsi, à Avignon, le cimetière dit Champfleury, situé hors les murs, était-il encore utilisé lors de la peste de 1721, d'où l'expression « aller à Champfleury » qui signifiait « mourir » ; voir notre édition du texte du Père Michel-Ange Marin, *Les aventures de Barbakan, chien errant de la ville d'Avignon*, Paris, Presses de l'Université de Paris-IV, I.L.L.O., n° 3, 1983, p. 60, note 22. Notons que le nom de Champfleury désigne, dans *La Gran Conquista de Ultramar*, le lieu de la bataille dite de Dorylée : « Oid de cómo esta batalla, que vos agora contamos, fué hecha en la tierra que llaman Gutuyana, en un gran llano que dicen Campo-Florido », p. 142, b, chap. X (éd. Don Pascual de Gayangos, Madrid, Rivadeneyra, 1877 ; la suite du récit nous donne sans doute l'explication du choix de ce nom, car il est dit qu'après la bataille on enterra les morts chrétiens dans un cimetière du Campo-Florido : « e enterráronlos mucho honradamente en un cimiterio que les hicieron en aquel lugar » ; Suzanne Duparc-Quioc a cité ce nom de lieu sans autre commentaire (*La Chanson d'Antioche, op. cit.*, t. II, p. 193, note 85).

⁸⁷ André Pelletier, *Fl. J. Guerre des Juifs, op. cit.*, Livre V, 518-519, p. 186.

⁸⁸ *Œuvres complètes de Fl. J.*, trad. René Harmand, *op. cit.*, Livre VI, IX, 421-422, p. 215.

⁸⁹ *La Gran Conquista de Ultramar (op. cit.)*, ch. LII, p. 349, col. a) dépeint également la peur de l'épidémie dans Jérusalem, et pour les mêmes raisons.

⁹⁰ *Œuvres complètes de Fl. J.*, trad. René Harmand, *op. cit.*, Livre VI, IX, 417-418, p. 215.

⁹¹ Voir la reproduction en couverture du *Liber Chronicarum*, f° LXIIIv-LXIVr, avec l'aimable autorisation de la bibliothèque de Beloit College, WI, USA.

On voit que ni son antiquité, ni sa grande richesse, ni la diffusion de son peuple dans le monde entier, ni la réputation partout acceptée de son culte ne la préservèrent de la ruine. Telle fut donc l'issue du siège de Jérusalem⁹².

LES ÉCRITS APOCRYPHES

Le récit dit de la *Vindicta Salvatoris* ou *Vengeance du Sauveur*, qui appartient aux Évangiles apocryphes et représente l'ancêtre possible des versions vernaculaires, est déjà lui-même très composite.

À la différence de beaucoup d'autres apocryphes, la *Vengeance du Sauveur* n'est pas construite sur un personnage ou un épisode du Nouveau Testament ; elle insère des fragments de l'histoire romaine dans la fresque de la légende chrétienne⁹³.

Malgré l'absence d'un texte canonique sur lequel elle s'appuierait, ou peut-être pour compenser ce manque, la légende est nourrie de références aux Écritures⁹⁴. Cet ancrage chrétien a permis à l'auteur du texte d'opérer une sorte de synthèse entre ces deux histoires, celle de l'empire romain et celle des débuts du christianisme. La Rome convertie devient le centre du monde chrétien. On verra que, pour des auteurs de la fin du XIV^e siècle et à la veille du Grand Schisme, l'affirmation de cette romanité n'avait rien de fortuit.

Depuis l'édition de la *Vindicta Salvatoris* par Konstantin von Tischendorf⁹⁵, bien des manuscrits ont été découverts. Celui de Saint-Omer, datant du IX^e siècle, édité naguère⁹⁶, a bénéficié récemment d'une étude comparative avec d'autres traditions scripturaires, ainsi que d'une traduction⁹⁷.

⁹² *Œuvres complètes de Fl. J.*, trad. René Harmand, *op. cit.*, Livre VI, X, 442, p. 218 ; et encore ceci : « Telle fut la fin de Jérusalem, cité illustre, célèbre parmi tous les hommes, victime de la folie des factieux », *ibid.*, Livre VII, 1, p. 219.

⁹³ Gisèle Besson / Michèle Brossard-Dandré / Zbigniew Izydorczyk, *Vengeance du Sauveur*, in *Écrits apocryphes chrétiens*, t. II, *op. cit.*, Introduction, p. 371.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 377.

⁹⁵ Constantinus de (ou Konstantin von) Tischendorf, *Evangelia apocrypha. Adhibitis plurimis codicibus graecis et latinis maximam partem nunc primum consultis atque ineditorum copia insignibus*, G. Olms, Hildesheim, 1987 [reprod. photogr. de l'éd. de Leipzig, 1876].

⁹⁶ James Edwin Cross et alii, *Two old English Apocrypha and their Manuscript Source. The Gospel of Nicodemus and the Avenging of the Saviour*, Cambridge University Press, 1996.

⁹⁷ Gisèle Besson / Michèle Brossard-Dandré / Zbigniew Izydorczyk, *Vengeance du Sauveur*, in *Écrits apocryphes chrétiens*, t. II, *op. cit.*, Introduction, p. 371-398.

Or ce texte contient quelques éléments importants pour les versions vernaculaires.

Les événements et l'évolution des personnages rapportés par cet apocryphe permettent de mieux suivre le cheminement de notre légende. Il en est ainsi des principaux protagonistes, Tibère, Titus, Pilate et Véronique.

Tibère⁹⁸ est guéri de sa lèpre grâce aux vertus du linge de Véronique, puis il se fait baptiser, tel est le thème de la *Cura sanitatis Tiberii*, dont la version la plus ancienne est du VIII^e siècle, ce qui en fait donc « un antécédent textuel de la *Vengeance du Sauveur* »⁹⁹. L'empereur converti annonce une ère nouvelle pour Rome, futur centre du monde chrétien.

La conversion de Tibère qui fait suite à sa guérison permet de véhiculer l'image des autorités romaines prenant la défense du christianisme¹⁰⁰.

Ce thème aura une longue vie, puisqu'il est encore utilisé dans le mystère qu'édita Antoine Vérard à la fin du XV^e siècle, *La Vengeance Nostre Seigneur par paronnages* : Tibère veut faire reconnaître le Christ comme l'un des dieux romains, et demande à Térence, Horace, voire Boccace d'en plaider la cause devant le sénat¹⁰¹ !

À la maladie et à la guérison de Tibère s'ajoutent celles de Tyrus. Affligé d'une plaie à la figure, converti par Nathan, il devient Titus par la grâce du baptême¹⁰². Dans la tradition romane, c'est en fait son père, Vespasien, qui sera touché par la lèpre, puis guéri¹⁰³.

⁹⁸ Le fils de Tiberius Nero, né en 42 av. J.-C., succéda à Auguste en 14 et mourut en 37 dans l'île de Caprée ; son petit-neveu, Caligula, lui succéda ; Tibère avait eu pour fils adoptif Germanicus, empoisonné sur ses ordres par Pison. Pour la légende de Tibère, voir Ernst von Dobschütz, *Christusbilder. Untersuchungen zur christlichen Legende*, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1899, ch. VI, *Die Veronica-Legende*, p. 209.

⁹⁹ Gisèle Besson / Michèle Brossard-Dandré / Zbigniew Izydorczyk, *Vengeance du Sauveur*, in *Écrits apocryphes chrétiens*, t. II, *op. cit.*, Introduction, p. 375.

¹⁰⁰ Jean-Daniel Dubois, « La figure de Pilate. Introduction aux textes relatifs à Pilate », in *Écrits apocryphes chrétiens*, t. II, *op. cit.*, p. 247.

¹⁰¹ Ce mystère, édité par Vérard en 1491, avait été joué à Metz en 1437 ; Petit de Julleville, *Les mystères*, Genève, Slatkine Reprints, 1968, t. II, p. 451-461 ; voir aussi Henri Hauvette, « Pour la fortune de Boccace en France. Le mystère de *La Vengeance de N. S. Jésus-Christ* (1437) », *Studi di Filologia Moderna*, Catania, 1908, vol. 1, fasc. 1-2, p. 83-89.

¹⁰² Gisèle Besson / Michèle Brossard-Dandré / Zbigniew Izydorczyk, *Vengeance du Sauveur*, in *Écrits apocryphes chrétiens*, t. II, *op. cit.*, Introduction, p. 372 : « la transformation de Tyrus en Titus, qui suit le modèle de la transformation de Saul en Paul ».

¹⁰³ Il en est ainsi dans le ms. d'oc, dans les deux mss. catalans que nous éditons et dans la version d'oïl dite de Japheth, éditée par Alvin E Ford, *La Vengeance de Nostre-Seigneur... The Version of Japheth*, *op. cit.* (ms. conservé à Grenoble, Bibliothèque Municipale 468, soit A).

Cette invention des racines chrétiennes de Titus a peut-être été provoquée par les qualificatifs de « pieux » et « délice du genre humain » empruntés aux historiens romains par les historiens du haut Moyen Âge¹⁰⁴.

Ce Tyrus-Titus est ici « un officier de Tibère pour le royaume d'Aquitaine, pour la ville de Libie que l'on appelle Burdigala »¹⁰⁵. Or Burdigala, c'est-à-dire Bordeaux, est également mentionnée dans les manuscrits qui nous intéressent ici, d'origine occitane et catalane, puisque c'est le lieu d'arrivée de l'une des nefes chargées des Juifs chassés de Jérusalem¹⁰⁶. Et l'Aquitaine, grâce à Véronique, jouera aussi un rôle important dans la tradition vernaculaire. De plus, l'un des manuscrits latins de la *Vengeance du Sauveur* a été localisé « au confluent de l'Hérault et de la Thongue »¹⁰⁷, soit à Cessero, nom latin de l'actuel Saint-Thibéry, situé sur la *Via Domitia*, et dépendant de l'ancien diocèse d'Agde ; une abbaye dédiée à saint Tibère y était rattachée.

La dédicace de l'abbaye à Tibère peut avoir été suggérée par quelque tradition locale qui l'honorait comme un saint, peut-être même par quelque tradition écrite antérieure à la *Vengeance du Sauveur*¹⁰⁸.

Cette localisation dans le sud-ouest de la France d'un manuscrit latin du IX^e siècle, donc très antérieur à la tradition vernaculaire, expliquerait facilement la longévité de la légende et l'intérêt qu'elle suscitait auprès d'un public méridional.

VIENNE, ARCHÉLAÛS ET PILATE

Quant à la ville de Vienne, la « ville sainte »¹⁰⁹, lieu du châtement final de Pilate, on comprend pourquoi elle apparaît très tôt dans les apocryphes consacrés

¹⁰⁴ Gisèle Besson / Michèle Brossard-Dandré / Zbigniew Izydorczyk, *Vengeance du Sauveur Écrits apocryphes...*, t. II, *op. cit.*, Introduction, p. 374.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 383.

¹⁰⁶ « E l'aura a Bordeus », ms. O, f° 22v, a ; ms. R, f° 67v : « la .II.a venc a Bordeu » ; ms. C, f° 118r : « e la segona arribà a Bordeu ».

¹⁰⁷ Gisèle Besson / Michèle Brossard-Dandré / Zbigniew Izydorczyk, *Vengeance du Sauveur in Écrits apocryphes...*, t. II, *op. cit.*, Introduction, p. 378.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 378.

¹⁰⁹ Voir l'étude ancienne mais toujours fort utile de Paul Fournier, *Le royaume d'Arles et de Vienne (1138-1378). Étude sur la formation territoriale de la France dans l'Est et le Sud-Est*, Paris, Picard, 1891, p. 410 : lors d'un grand concile tenu à Vienne en 1311, l'archevêque « avait remis au pape, pour la durée de l'assemblée, les emblèmes de la souveraineté temporelle sur la cité ».

au triste héros. Elle le doit sans aucun doute à son statut historique : cette colonie romaine sous Tibère – encore lui ! – fut ensuite le séjour principal du gouverneur de la Narbonnaise.

Capitale du royaume de Vienne en 879, elle devint un archevêché, chef-lieu du comté que gouverneront ses évêques. Car Vienne relève directement de l'empereur du Saint-Empire qui en confie la garde à l'archevêque, archichancelier du royaume de Bourgogne, ainsi qu'au chapitre métropolitain¹¹⁰. Cette capitale est donc, avec Lyon sa rivale, le centre politique d'un vaste domaine, terre d'Empire, qui s'étend de la vallée du Rhône jusqu'à la mer¹¹¹.

Son importance est telle que Frédéric II Hohenstaufen, roi des Romains, se dira souverain d'Arles et de Vienne¹¹² ; or ce fait a pu jouer un rôle dans l'établissement des récits en langue vernaculaire¹¹³.

Enfin, la ville est liée au souvenir de deux personnages de la légende, Archélaüs et Pilate. En l'an VI, l'ethnarque de Judée, Archélaüs, fut banni à Vienne par l'empereur Auguste¹¹⁴, et il y vécut jusqu'à sa mort¹¹⁵. Depuis le IX^e siècle, Vienne est aussi le lieu du châtement de Pilate :

L'association de Vienne avec la figure de Pilate est attestée pour la première fois chez Adon de Vienne, au IX^e siècle¹¹⁶.

Elle le sera jusqu'au XVI^e siècle au moins, si on en croit Gillet Hardouyn :

Comment, quand on voulait aller justicier Pilate, il vint une grande multitude de diables sur la tour où il était en prison, à Vienne, sur le pont du Rhône¹¹⁷.

Concernant le personnage de Pilate, les faits sont parfois très contrastés entre traditions orientale et occidentale. Dans les textes orientaux, en effet, il est souvent présenté de façon positive.

¹¹⁰ Paul Fournier, *Le royaume d'Arles et de Vienne...*, *op. cit.*, p. 5, 7, 106, 459, etc.

¹¹¹ *Ibid.*, p. V, 105, 459, etc. Voir aussi Thérèse Robin, *L'Allemagne médiévale. Histoire, culture, société*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 37, et Michel Parisse, *Allemagne et Empire au Moyen Âge*, Paris, Hachette, 2002, p. 119.

¹¹² *Ibid.*, p. 105.

¹¹³ Voir *infra*.

¹¹⁴ Le premier *imperator*, né en 63 av. J.-C., meurt en 14 de notre ère ; nous trouverons mention d'Auguste dans le ms. Biblioteca de Catalunya, 710, soit C, f° 60r ; voir aussi la note 2 de la traduction du ms. *O*.

¹¹⁵ Cyril P. Hershon, *Faith and Controversy...*, *op. cit.*, p. 2.

¹¹⁶ Jacques-Noël Pérès, *Mort de Pilate*, in *Écrits apocryphes...*, t. II, *op. cit.*, p. 412 et note 6.

¹¹⁷ Texte de Gillet Hardouyn, de 1509, réédité par Mermet (aîné), *La vie de l'homme...*, *op. cit.*, p. 22.

En comparant les diverses traditions apocryphes sur Pilate qui se sont développées dès le IV^e siècle, on constate que, d'une manière générale, les chrétiens de langue grecque et les chrétiens orientaux ont eu tendance à présenter le gouverneur romain sous un jour favorable et à reporter sur les Juifs toute la responsabilité de la crucifixion¹¹⁸.

Dans l'évangile apocryphe intitulé *Comparation de Pilate*, il meurt décapité, repentant, converti et pardonné¹¹⁹. Il est alors devenu :

un acteur essentiel de l'histoire du salut, puisque, sans lui, les prophéties sur le Christ ne se seraient pas réalisées¹²⁰.

Il n'est rien de tel, en revanche, dans la *Vengeance du Sauveur*, où Pilate est condamné de façon très expéditive ; il est « chargé de chaînes et enfermé dans une cage en fer, dans la prison de Damas¹²¹ ». Son rôle et son châtement seront bien plus développés dans les versions vernaculaires de la légende. La conséquence en sera une répartition plus égale des torts entre Pilate et les habitants de Jérusalem.

TRENTE POUR UN DENIER

Un autre motif qui a traversé les récits est celui de la vente des prisonniers et des deniers qui en sont obtenus, en souvenir expiatoire de la trahison de Judas. Dans la *Vindicta Salvatoris*, seuls l'empereur et son fils se livrent à cette vente symbolique :

Quant aux Juifs qui restaient, Titus et Vespasien se donnèrent l'un à l'autre un denier pour acheter trente Juifs, comme les Juifs eux-mêmes avaient donné trente deniers d'argent pour acheter le Christ¹²².

En revanche, dans les récits vernaculaires en prose, tous les hommes

¹¹⁸ Jean-Daniel Dubois, « La figure de Pilate. Introduction aux textes relatifs à Pilate », in *Écrits apocryphes...*, t. II, *op. cit.*, p. 245.

¹¹⁹ *Comparation de Pilate*, in *Écrits apocryphes...*, t. II, *op. cit.*, p. 326, 9-10.

¹²⁰ Rémi Gounelle, *Pilate et Tibère*, « Introduction », in *Écrits apocryphes...*, t. II, *op. cit.*, p. 305.

¹²¹ *Vengeance du Sauveur*, in *Écrits apocryphes...*, t. II, *op. cit.*, p. 394, 29 ; voir aussi p. 389, 18 et p. 398, 35.

¹²² *Ibid.*, p. 389.

d'armes participent au marché¹²³. En tout cas, le fait était suffisamment connu des clercs pour que Maître Peire de Corbian s'en souvînt lorsqu'il évoqua en sept vers le siège de Jérusalem dans son *Thezaur*, un résumé du savoir scolaire composé avant 1254¹²⁴.

Aqui fo de Juzeus tan grans avilamens,
Trenta per un denier, so fon lo venjamens
Del mercat c'ab els fes Judas lo mescrezens.

(Ici fut fait très bon marché des Juifs, trente pour un denier, ce fut la vengeance du marché que fit avec eux Judas le mécréant)¹²⁵.

Son érudition de clerc lui donnait évidemment accès aux textes latins et donc à la *Vindicta Salvatoris*¹²⁶.

Ainsi, ces quelques motifs récurrents, qui viennent des premiers siècles de notre ère ont-ils fourni une trame puissante aux rédacteurs romans de la légende. Eux-mêmes, en vrais créateurs, l'ont enrichie de leur propre savoir et lui donnèrent parfois les couleurs de la poésie ; mais, surtout, ils la placèrent au cœur de la littérature des croisades, l'inscrivant dans une actualité toujours prégnante et lui offrant une légitimité nouvelle.

¹²³ Bertran Boysset, l'arpenteur d'Arles, rapporte aussi ce fait : « Que los que n'aura volgutz nos lo-ns avem donat » (à qui en aura voulu, nous leur en avons donné) ; voir Hans-Christian Haupt, *Le Roman d'Arles dans la copie de Bertran Boysset. Études, édition et traduction*, Tübingen, Francke Verlag, 2003, v. 544, p. 232-233. Son roman aurait été « copié en été 1375 » (p. 24) ; plus de deux cents vers y sont consacrés aux deux maladies et aux deux guérisons de Vespasien, devenu Articlum-Vesperiam, grâce à la tunique du Christ puis au voile de Véronique, ainsi qu'à la mort de Pilate, pendu au gibet à Rome, et à la destruction de Jérusalem (v. 295-547, p. 220-232, et voir l'excellente analyse de l'éditeur p. 54-61) ; malheureusement très éloigné des versions en prose, ce récit ne permet pas d'établir avec elles le moindre lien.

¹²⁴ Voir l'édition de Giulio Bertoni et Alfred Jeanroy, « Le 'Thezaur' de Peire de Corbian », *Annales du Midi*, t. XXIII, 1911, p. 289-308 et 451-471 ; le siège occupe les v. 450 à 457, p. 466. Sans doute Peire a-t-il fréquenté ce centre du savoir qu'était l'université d'Orléans ; voir notre étude, *L'Archet et le lutrin. Enseignement et foi dans la poésie médiévale d'Oc*, L'Harmattan, 2008, p. 143-147.

¹²⁵ Giulio Bertoni et Alfred Jeanroy, « Le 'Thezaur' de Peire de Corbian », *op. cit.*, v. 455-457, p. 466.

¹²⁶ Voir l'article de George L. Hamilton, « Sur la date et quelques sources du *Thezaur* de Peire de Corbian », *Romania*, t. 41, 1912, p. 269-281 ; l'auteur précise que Peire s'est « servi de l'*Algorismus vulgaris* de Jean de Holywood (Sacrobosco) », mais encore plus de Bède ; voir surtout Catherine Léglu, « Memory, Teaching and Performance : the two versions of Peire de Corbian's *Thezaur* », in *Études de langue et de littérature médiévales offertes à Peter T. Ricketts*, Turnhout, Brepols, 2005, p. 286-287.

II- ÉLÉMENTS LITTÉRAIRES MÉDIÉVAUX

LA CHANSON DE LA VENJANCE NOSTRE SEIGNEUR, LA CHANSON D'ANTIOCHE ET LA CHANSON DE JÉRUSALEM

Entre le récit de Flavius Josèphe, la *Vindicta Salvatoris*¹²⁷ et les chansons de geste *La Venjance Nostre Seigneur*¹²⁸, *La Chanson d'Antioche* et *La Chanson de Jérusalem*¹²⁹, la relation est étroite ; ces deux dernières œuvres nous auraient été transmises par Graindor de Douai à la fin du XII^e siècle¹³⁰ ; elles rapportent toutes deux des événements directement liés à la première croisade : le siège d'Antioche et la lutte contre le prince de Mossoul, l'émir Kerbogha, envoyé défendre la ville en 1098¹³¹, le siège et la chute de Jérusalem en 1099, ce qui permit la fondation du royaume de Jérusalem¹³². Malgré tous les *topoi* de la chanson de geste, l'historicité des faits est, dans ces deux chansons, d'une grande exactitude¹³³.

Quant à *La Venjance Nostre Seigneur*, qu'on situe entre la fin du XII^e siècle et le début du siècle suivant, elle aura, pour commencer, donné son titre à quelques légendes en langue romane, ce qui ne laisse aucun doute sur l'intention des auteurs de s'inscrire dans une continuité¹³⁴. Ensuite et surtout, elle contient

¹²⁷ Pour la *Vindicta Salvatoris*, voir Ernst von Dobschütz, *Christusbilder...*, *op. cit.*, p. 214 et sv.

¹²⁸ Édition A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.* Les manuscrits édités par Walther Suchier (« Ueber das altfranzösische Gedicht... »), *op. cit.*, p. 166-168) et Loyal A. T. Gryting (*The oldest version...*, *op. cit.*, p. 31) sont du XIII^e siècle, mais, selon l'avis de son dernier éditeur, la version du ms. BnF, fr. 1374, soit A, sans doute plus ancienne, aurait été composée autour de 1200 : « A redactor must have written his poem around 1200, certainly not long after, and more probably a few years before » ; voir aussi Gustav Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, 4 vol., Strasbourg, Karl Truebner, 1866, vol. II a, p. 658.

¹²⁹ Voir Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*, 2 vol., Paris, Librairie orientaliste P. Geuthner, 1976-1978, ainsi que Nigel R. Thorp, *La Chanson de Jérusalem*, *op. cit.* Quant au fragment provençal de la *Canso d'Antioca* dû à Bechada, il ne permet aucun rapprochement avec nos légendes romanes en prose ; on se reportera à l'édition de Carol Sweetenham et Linda M. Paterson, *The Canso d'Antioca. An Occitan Epic Chronicle of the First Crusade*, Ashgate, Aldershot, 2003, ainsi qu'à l'analyse de Suzanne Duparc-Quioc, *op. cit.*, t. 2, p. 171-205.

¹³⁰ Voir la notice d'Isabelle Weill, « Conquête (ou Chanson) de Jérusalem » in *Dictionnaire des Lettres françaises. Le Moyen Âge*, « La Pochothèque », Fayard, Paris, 1992, p. 329.

¹³¹ Kerbogha devient Corbaran dans la chanson de geste ; Antioche est libérée en juin 1098 et Kerbogha, battu, rejoint Mossoul ; voir Steven Runciman, *A History of the Crusades*, Harmondsworth et New York, Penguin Books, 1980-1981, 3 vol. ; ici t. I, p. 246-249.

¹³² La ville tomba aux mains des croisés en juillet 1099, et le massacre de ses habitants y fut total ; voir Steven Runciman, *A History of the Crusades*, *op. cit.*, t. I, p. 279-288 (voir aussi l'éd. fr. en un vol., Paris, Tallandier, 2006).

¹³³ Comme l'a remarqué Isabelle Weill dans sa rubrique consacrée à *La Chanson d'Antioche*, in *Dictionnaire des Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 238.

¹³⁴ C'est le titre des deux éditions d'Alvin E. Ford, *La Vengeance de Nostre-Seigneur*, *op. cit.* ;

déjà tous les ingrédients qui composeront les versions romanes en prose. Citons, parmi les plus remarquables, la tempête de neige devant Jaffa¹³⁵, la famine et le prix exorbitant de la nourriture, le réservoir d'eau fait de cuirs tannés et couvrant toute la vallée de Josaphat¹³⁶, la reine Marie et sa compagne Clarisse contraintes de manger leurs enfants¹³⁷. Enfin, nous avons déjà mentionné les noms des pays où, dans cette chanson de geste, abordent les trois barques des exilés de Jérusalem.

TITUS OU VESPASIEN ?

Dès le début de *La Chanson d'Antioche*, Graindor place son récit sous l'*auctoritas* des anciens héros Vespasien et Titus, les premiers vainqueurs :

Tytus, Vaspaziens a tot sa compaignie
.....

Jerusalem asalent par molt grant envaïe,
Li murs versa contre els, s'ont la vile saisie.

(Titus, Vespasien avec toute leur armée [...] attaquent Jérusalem d'un puissant assaut, le mur croula à leur encontre, ils ont saisi la ville)¹³⁸.

Mais, dans *La Chanson de Jérusalem*, les deux Romains, « li doi roi »¹³⁹, n'en font plus qu'un !

Titus Vaspaziens les mist en grans destrois,
Si en prisent vengeance, car il fut molt bons rois.

c'est aussi celui de l'édition italienne de Michele Catalano Tirrito, « *La Vendetta di Cristo* », in *Esercitazioni sulla letteratura religiosa in Italia nei secoli XIII e XIV*, Guido Mazzoni dir., Florence, Alfani e Venturi, 1905, p. 332-342 ; en revanche, David Hook a choisi « La destruction de Jérusalem » (*The Destruction of Jerusalem, op. cit.*), pour les versions catalanes et castillanes. Il faut cependant noter que le titre n'est pas toujours celui du copiste, mais celui qu'a retenu la tradition.

¹³⁵ Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, laisse 36, v. 742-744, p. 55.

¹³⁶ *Ibid.*, laisse 43, v. 923-932, p. 60.

¹³⁷ *Ibid.*, laisse 74-79, p. 81-84 ; si le prénom de *Maria* se trouve dans le ms. *O* (f° 16r, a) et dans le ms. catalan *R*, seul *C* contient le prénom de *Clarissa* (f° 101v), tout en omettant celui de la reine.

¹³⁸ Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche, op. cit.*, t. I, laisse XII, v. 220 et 230-231, p. 28 et note au v. 237, p. 29 : « tout cela vient de la *Vengeance Nostre Seigneur* » ; nous traduisons ; pour la valeur et l'emploi latins de *sa* au lieu de *lur*, voir Ernst Gamillscheg, *Historische Französische Syntax*, Tübingen, Niemeyer, 1957, § 30, p. 168 (*de suo*).

¹³⁹ *Ibid.*, laisse XIII, v. 237, p. 29.

(Titus Vespasien les plongea dans une grande détresse, et ils en prirent vengeance, car il fut un très bon roi)¹⁴⁰.

Il n'y a là aucune confusion : historiquement le seul vainqueur de Jérusalem est Titus Flavius Sabinus Vespasianus, le fils de l'empereur¹⁴¹ ; l'auteur lui donne donc simplement son nom entier, qu'un clerc pouvait bien connaître. L'ambiguïté réside, malgré tout, dans le fait que Vespasien s'appelait aussi Titus : Titus Flavius Vespasianus ; on ne peut donc dire avec certitude de quel Titus il s'agit.

Quoiqu'il en soit, les vers de *La Chanson d'Antioche* pourraient aussi désigner un sujet unique, Titus ou Vespasien : « Titus Vespasien et toute son armée attaquent Jérusalem »¹⁴². Dans ces deux exemples l'absence d'élément coordonnant entre *Titus* et *Vaspazien* conforterait notre hypothèse. En fait, si Graindor désignait un seul héros, ce serait sans doute Vespasien, plutôt que Titus, si on se fie aux vers suivants :

Tant ala li espee, que de ça que de la,
Que Vespasianus, qui Damedeu venja,
Au Sepucre l'ofri u Dex resuscita ».

(L'épée alla de l'un à l'autre jusqu'au moment où Vespasien, qui vengea Dieu, l'offrit au Sépulcre où Dieu ressuscita)¹⁴³.

Le don de l'épée est l'acte solennel du seul vainqueur du siège. Mais il apparaît finalement que l'ensemble du passage considéré concerne les deux empereurs, *li doi roi*, notamment ce vers : *Dont mandèrent partot lor gent a ost bannie*, « c'est pourquoi ils convoquèrent leurs troupes par le ban »¹⁴⁴.

Graindor ne se contente pas de rappeler une histoire que toute l'Europe connaissait¹⁴⁵. Il évoque très clairement la filiation de *La Chanson d'Antioche* avec l'écrit apocryphe et *La Chanson de la Venjance Nostre Seigneur* par un habile rappel du titre :

¹⁴⁰ Nigel R. Thorp, *La Chanson de Jérusalem*, *op. cit.*, laisse 55, v. 1388-1389, p. 66 ; nous traduisons.

¹⁴¹ Voir *supra*, note 21.

¹⁴² Le pluriel *asalent* serait entraîné par le segment *a tot sa compaignie* ; c'est ainsi qu'avait compris Suzanne Duparc-Quioc, t. I, index, p. 570, s. v. *Tytus* avec renvoi au v. 220 : « Titus Vespasien, empereur de Rome, fils de Vespasien »

¹⁴³ Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*, *op. cit.*, t. I, laisse CLXXVII, v. 4172, p. 223 ; Graindor énumère les propriétaires prestigieux et successifs de l'épée.

¹⁴⁴ *Ibid.*, v. 228, p. 28 ; l'emploi de *lor* exige dans le contexte un sujet pluriel.

¹⁴⁵ Voir Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, p. 1.

Li murs de Jursalem caï et craventa

.....

Dont fu vengiés Nos Sire et encore sera.

(Le mur de Jérusalem tomba et s'effondra. *Notre Seigneur en fut vengé, et le sera encore*)¹⁴⁶.

La Chanson de Jérusalem contient une évocation semblable, mais moins précise dans les termes :

[...] Se Dex velt cels aidier

Qui ont la mer passée por le sien cors vengier.

(Si Dieu veut aider ceux qui sont allés outre-mer pour venger sa personne)¹⁴⁷.

SOIF ET DISETTE

Le motif du manque d'eau est caractéristique du siège de Jérusalem, au temps de Titus comme lors des croisades ; autrefois les Juifs, maintenant les Sarrasins sont rassurés par la pénurie frappant leurs adversaires ; ainsi, dans *La Chanson de Jérusalem* :

La destrece de l'eve les fera eslongier,

Lor pavellons destendre e lor tres desfichier !

(Le manque d'eau les fera s'éloigner, abaisser leurs pavillons et défaire leurs tentes !)¹⁴⁸.

Les effets de la soif dévorante des croisés, qui les conduit aux limites de leur résistance, sont décrits de façon saisissante.

De l'angoisse del soif en i ot des pasmis :

L'esclai de lor cevals boivent et des roncis.

Li sans qui jut a terre fu molt tost recoillis.

Cil qui l'ot en bevoit volentiers, non envis.

(Le tourment de la soif en a fait s'évanouir quelques-uns : ils boivent l'urine de

¹⁴⁶ Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche, op. cit.*, t. I, laisse XIII, v. 235 et 246, p. 29 ; nous soulignons et nous traduisons.

¹⁴⁷ Nigel R. Thorp, *La Chanson de Jérusalem, op. cit.*, laisse 84, v. 2515-2516, p. 90 ; nous traduisons.

¹⁴⁸ *Ibid.*, laisse 56, v. 1412-1413, p. 66 ; nous traduisons.

leurs chevaux et des bêtes de somme. On recueillit vite le sang tombé à terre. Celui qui en avait le buvait volontiers, sans rechigner)¹⁴⁹.

La Chanson mentionne la source de Siloé, celle qu'avait évoquée Flavius Josèphe, et qui avait miraculeusement retrouvé son débit au temps des Romains :

L'eve de Siloé a .XXX. sommiers cras

Ferons venir a l'ost, tot souavet le pas.

(Nous ferons venir jusqu'à l'armée l'eau de Siloé sur trente bêtes de somme bien robustes, allant tout doucement)¹⁵⁰.

Concernant la famine, *La Chanson de Jérusalem* est assez laconique : « car maint fain ont souffert et mainte aspre jornee »¹⁵¹ ; assiégeants et assiégés ne rééditent pas exactement le siège de 70.

En revanche, *La Chanson d'Antioche* développe plusieurs éléments contenus dans la légende romane, mais ignorés de *La Chanson de Jérusalem*, comme la tempête étonnante, la disette et le repas cannibale, ou encore la mention du port de Barletta. Ainsi, un mauvais temps surprenant et une douloureuse famine accablent les troupes chrétiennes.

De l'angoisse de fain estoit cascuns palis.

Li orés ciet a terre, li nois et li gerlis,

Et foudres et tempeste et esclistre tos dis.

Onques n'i ot baron, tant fust preus ne hardis,

Ki de cele merveille ne fust espaouris.

(Tous pâlassaient sous la torture de la faim. Sur la terre s'abattent l'orage, la neige et la grêle, et la foudre et la tempête et les éclairs sans cesse. Aucun guerrier, aussi vaillant et hardi fût-il, qui ne fût épouvanté de ce prodige)¹⁵².

Poussés par la faim, beaucoup se nourrissent d'herbes crues, de feuilles et de racines¹⁵³ ; c'est un *topos* du motif de la famine : on ne mange plus

¹⁴⁹ *Ibid.*, laisse 82, v. 2370-2373, p. 87 ; nous traduisons ; voir aussi laisse 5, v. 116-120, p. 37.

¹⁵⁰ *Ibid.*, laisse 46, v. v. 1267-1268, p. 63 ; nous traduisons ; cette eau de Siloé est « forment salée », v. 992, laisse 34, p. 57 et « n'a gaires de bonté », v. 991, laisse 33, p. 57, tout comme la Mer Morte avec laquelle le rédacteur la confond.

¹⁵¹ *Ibid.*, laisse 72, v. 2007, p. 79.

¹⁵² Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*, op. cit., t. I, laisse CLV, v. 3427-3431, p. 190 ; nous traduisons.

¹⁵³ *Ibid.*, t. I, laisse CCLXXXIV, v. 6981-6982, p. 347.

seulement les herbes comestibles du potager, mais aussi tout végétal¹⁵⁴. De même, dans *La Chanson de la Venjance Nostre Seigneur*, les affamés se précipitent sur la moindre verdure :

Et vont par ces jardins en cherchant l'erbe drue,
Et qui trove l'urtie si la cuit et mengue.

(Et ils cherchent dans les jardins l'herbe drue et celui qui trouve des orties les cuit et les mange)¹⁵⁵.

Dans *La Chanson d'Antioche*, Graindor donne, pour surprendre ses auditeurs, le prix, forcément faramineux, des moindres denrées :

Molt fu grans li famine, bien en doit on parler,
Que Crestien souffrirent por les armes salver,
Car qui un petit pain i peüst recouvrer
Volentiers en fesist .IX. bezans fins donner.
Le guise d'ane crue font cent sol acater,
.V. sols vent on le poire quant on le puet trover.

(Ce fut une très grande famine, on doit bien le dire, que les Chrétiens supportèrent pour le salut de leur âme, car celui qui pouvait trouver un petit pain, il en aurait volontiers donné neuf besants d'or fin. La cuisse d'âne crue était achetée cent sols, on vend la poire cinq sols quand on peut la trouver)¹⁵⁶.

Dans le manuscrit d'oc aussi on mange les chevaux et les bêtes de somme¹⁵⁷ ; on y précise également le prix des denrées : pour un œuf, cinq besants, une pomme, un besant, un pain d'un setier, soixante besants¹⁵⁸ ; on trouve même énumération et mêmes prix dans nos manuscrits catalans¹⁵⁹. Dans *La Chanson de la Venjance Nostre Seigneur*, si le prix de la pomme est le même (un besant d'or), en revanche, misère supplémentaire, c'est une pomme pourrie¹⁶⁰ ! Le motif unit

¹⁵⁴ Pour les herbes potagères, voir le ms. *O*, f° 16r, b.

¹⁵⁵ Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, laisse 67, v. 1508-1509, p. 77 ; nous traduisons. L'ortie fait partie des plantes potagères, et elle est encore utilisée de nos jours.

¹⁵⁶ Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*, *op. cit.*, t. I, laisse CLVIII, v. 3478-3483, p. 193 ; nous traduisons ; ; le besant, qui tire son nom de la ville de Byzance, est une monnaie d'or qui s'est répandue en France entre les XII^e et XIII^e siècles ; voir la note à la traduction du ms. *O*.

¹⁵⁷ Ms. d'oc, soit *O*, f° 15v, a

¹⁵⁸ Ms *O*, f° 15v, b, et voir la note à la trad.

¹⁵⁹ Voir *R*, f° 57r ; leçon très proche dans le ms. *C*, f° 100v : « un pa de un ras hi valia .LX. besants, e una poma un besant, e un óu dos besants ».

¹⁶⁰ Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, laisse 64, v. 1453, p. 75 : « c'on penra .I. besan d'une pome porrie » ; relevons, au passage, la remarquable stabilité des prix et la fidélité des emprunts successifs !

tous ces textes et marque sans doute leur filiation. Il dévoile aussi l'intention des auteurs d'ancrer leurs récits dans une réalité économique et de leur donner force de vérité¹⁶¹.

La Chanson d'Antioche contient un autre épisode particulièrement atroce, et pourtant conté sur le mode plaisant : l'armée du roi Tafur¹⁶², tenaillée par la faim, se livre au cannibalisme sur le conseil de Pierre l'Hermitte, et dévore de bon appétit les Turcs morts :

« Alés, prandés ces Turks qui la sont par cel pré,
Bon ierent a mangier s'il sont quit et salé ! ».

.....

Les Turks ont escorciet, s'en ont le quir osté,
En l'eve et el rostier ont le car cuisiné.

(Allez prendre ces Turks qui sont là-bas dans ce pré, ils seront bons à manger s'ils sont cuits et salés [...]. Ils ont écorché les Turks et leur ont ôté la peau, ils ont cuisiné la chair à l'eau et à la rôtissoire)¹⁶³.

Si le sens de la scène n'a rien à voir avec celle de la mère mangeant son enfant, les circonstances sont identiques : une ville assiégée et des troupes affamées, réduites aux pires extrémités. On peut dire, finalement, que cet épisode du siège de la Ville sainte s'est imposé comme le thème emblématique de la littérature consacrée à la « matière » de Jérusalem ; c'est ainsi qu'un poème narratif castillan du XIII^e siècle, intitulé *Hélas, Jérusalem !*, évoque, lui aussi, la faim et la pénurie dont souffrent les chrétiens de Jérusalem assiégés par les Sarrasins :

Para el Padre Santo escriuen una carta
Con letras de sangre,
Que mueren de fanbre
En Iherusalem.

(Pour le Saint-Père ils écrivent un message en lettres de sang, car ils meurent de faim dans Jérusalem)¹⁶⁴.

¹⁶¹ Ce procédé n'est pas ignoré des romans médiévaux, comme en témoigne celui de Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au Lion* (*Yvain*), lors de l'épisode des pauvres fileuses (éd. Mario Roques, coll. *Les romans de Chrétien de Troyes*, t. IV, Paris, Champion, 1960, v. 5292-5313, p. 161-162).

¹⁶² Le roi des tafurs était le roi des truands ; en oc, le verbe *tafura*, « fouiller », existe toujours, voir *T.D.F.*, s. v. *tafur*, *tafura*, *tafuraire*, *tafuret*, etc. ; cf. le français *furter*, qui est dérivé du lat. *fur*, *furis*, « le voleur ».

¹⁶³ Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*, op. cit., t. I, laisse CLXXIV, v. 4041-4065, p. 217-219 ; ici, v. 4047-4048, p. 218 ; nous traduisons.

¹⁶⁴ Éd. María Carmen Pescador del Hoyo, « Tres nuevos poemas medievales », in *Nueva Revista de Filología Hispánica*, t. XIV, 1960, voir *Ay, Iherusalem !*, v. 42-45, p. 245 ; nous traduisons.

Ce n'est pas que l'Histoire antique et la réalité contemporaine de tous ces auteurs se télescopent, c'est que la chute de la Ville sainte fut un événement fondateur à quoi tout renvoie, et surtout certains noms de lieu.

BARLETTA, BARI ET LES CROISADES

Avant d'être en proie à de tels tourments, les troupes des Croisés s'étaient embarquées à Barletta sur l'Adriatique, comme l'avait fait Pierre l'Ermite selon Graindor.

Puis en vait a Barlet avoec ses compaignons,
La mer passa a bac a guise de baron.

(Puis il alla à Barletta avec ses compaignons, il passa la mer en bac comme un valeureux chevalier)¹⁶⁵.

Or on sait que, dans la légende romane, l'empereur Vespasien, tout comme ses envoyés, s'embarqua pour la Terre sainte à *Barlet*, soit Barletta ; situé dans la *Puglia Imperiale* et dans la province de Bari, ce fut « un port de grant valor »¹⁶⁶ et « mout vallant »¹⁶⁷, connu pour sa flotte de navires commerciaux¹⁶⁸.

Qu'a Barlat sont venu ou ot assez chalanz.

(Ils sont venus à Barletta où il y avait nombre de bateaux)¹⁶⁹.

Pourtant, Walther Suchier se demandait, dans son analyse de la chanson

Pour le commentaire de ce poème, voir Eugenio Asensio, « *¡ Ay, Iherusalem ! Planto narrativo del siglo XIII* », in *Nueva Revista de Filología Hispánica*, t. XIV, 1960, p. 251-270 ; d'après le critique (p. 256-257), ce poème fut sans doute composé entre 1272 et 1276 et le pape, le Saint-Père à qui s'adressent les chrétiens assiégés, serait donc Grégoire X (élu en 1271, mort en 1276) ; voir J. N. D. Kelly, *The Oxford Dictionary of Popes*, Oxford, Oxford University Press, 1986, p. 197-198.

¹⁶⁵ Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*, *op. cit.*, t. I, laisse XV, v. 274-275, p. 31 ; nous traduisons. Pierre a donc suivi la *via Egnatia*, voir *infra*.

¹⁶⁶ Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, ms. I, laisse 99, p. 135.

¹⁶⁷ *Ibid.*, laisse 21, v. 418, p. 45.

¹⁶⁸ Voir Sabino Loffredo, *Storia della città di Barletta : con corredo di documenti*, vol. I, La Vergne Reprint, USA, 2010 [Trani, 1893], p. 151-153 ; voir aussi Giancarlo Andenna, « Autonomie citadine del Mezzogiorno dai Normanni alla morte di Federico II », in *Federico II nel Regno di Sicilia. Realtà locali e aspirazione universali*, Hubert Houben et Georg Vogeler dir., Bari, Mario Adda Editore, 2008, p. 48-49 et p. 111.

¹⁶⁹ Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, laisse 7, v. 129, p. 37 ; *Barlat* est une variante de *Barlet*, voir la note 129 de l'éditeur, p. 108.

de geste *La Venjance Nostre Seigneur*, pourquoi l'auteur, parmi tous les lieux possibles, avait justement choisi Barletta, qui était, d'après lui, sans grande importance au Moyen Âge.

Gleichwohl würde es immer noch unerklärt bleiben, warum der Dichter aus den verschiedenen genannten Orten gerade Barletta gewählt hätte¹⁷⁰.

Mais c'est aussi de Barletta qu'on s'embarqua pour la troisième Croisade, comme, le montre l'étude de Sabino Loffredo¹⁷¹. Dans *La Chanson d'Antioche*, la réunion des armées de la première Croisade en route pour la Terre sainte eut également lieu à Barletta :

Com il firent les os de partout assembler,
De France et de Berriu et d'Auvergne se per,
De Pulle et de Calabre jusqu'à Barlet sor mer.

(Ils firent rassembler les armées de France, du Berry et d'Auvergne, son égale, de Pouille, de Calabre jusqu'à Barletta sur mer)¹⁷².

Et c'est encore à Barletta, dont il fit sa demeure lors de ses séjours en Pouille¹⁷³, que l'empereur Frédéric II réunit en 1228, au moment de la sixième Croisade, une assemblée générale des seigneurs laïcs et religieux¹⁷⁴.

Nos versions romanes de *La Prise de Jérusalem* intègrent aussi cet élément de *La Chanson d'Antioche* et de *La Chanson de la Venjance Nostre Seigneur*.

L'autre port très proche de Barletta, à environ 50 km. au Sud, était Bari,

¹⁷⁰ Walther Suchier, « Ueber das altfranzösische Gedicht... », *op. cit.*, p. 166 ; pourtant, l'importance de Barletta n'avait pas échappé à Paulin Paris dans son édition de *La Chanson d'Antioche*, 2 vol., Paris, J. Techener, 1848, t. I, p. 14, note 3 : « C'était le port de mer d'Italie le plus fréquenté par les pèlerins d'Occident ».

¹⁷¹ Entre 1187 et 1192 ; voir Sabino Loffredo, *Storia della città di Barletta*, *op. cit.*, p. 171-174 ; l'auteur rappelle, p. 186-187, que, dès la première moitié du XII^e siècle, existaient à Barletta une Maison des Templiers et une des Hospitaliers, sans compter une église Sainte-Marie de Nazaret et une autre du Saint-Sépulcre ; voir aussi Loyal A. T. Gryting, *The oldest version...*, *op. cit.*, p. 108, note 129 et Walther Suchier, « Ueber das altfranzösische Gedicht... », *op. cit.*, p. 166.

¹⁷² Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*, *op. cit.*, t. I, laisse I, v. 18-20, p. 20 ; *Barlet, Barletta* sont les formes les plus courantes en oïl et en oc.

¹⁷³ Sabino Loffredo, *Storia della città di Barletta*, *op. cit.*, p. 216-217.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 230-231 ; voir aussi Hubert Houben, « I vescovi e l'imperatore », in *Federico II nel Regno di Sicilia...*, *op. cit.*, p. 180, et Thomas F. Madden, *Les croisades*, Cologne, Evergreen, 2008, p. 154-155. Pour le rôle de Frédéric II dans nos textes romans, voir *infra*.

lieu d'embarquement important pour Dyrrhachium¹⁷⁵ ; on continuait de là, par la *via Egnatia*, à travers la Thessalonique, jusqu'au Bosphore, pour arriver enfin en Terre sainte. Bari fut aussi le port d'embarquement d'un nombre important de croisés, comme Hugues de Vermandois et les princes normands participant à la première Croisade¹⁷⁶. C'est la route suivie par Pierre l'Ermitte dans *La Chanson d'Antioche* ; et la preuve qu'on pouvait choisir l'un ou l'autre port nous est donnée par le texte latin d'Albert d'Aix : « ad civitatem Barim revehitur »¹⁷⁷. La proximité des deux villes et leur semblable importance expliquent tout à fait ces hésitations. Faut-il enfin rappeler que Bari était en soi un lieu de pèlerinage, grâce aux reliques de saint Nicolas, protecteur des enfants et des marins ?¹⁷⁸.

Nostr' estol guit sains Nicholaus de Bar !
(Que saint Nicolas de Bari guide notre flotte !)¹⁷⁹.

¹⁷⁵ Bari, ou *Bar* en oïl, fut la capitale des Byzantins en Italie ; occupée au IX^e siècle par les Sarrasins, la ville tomba aux mains des Normands en 1071.

¹⁷⁶ Voir Steven Runciman, *A History of the Crusades*, *op. cit.*, t. I, p. 44, 48, 62, 144 et 155. Non seulement les armées, mais les pèlerins à destination de Jérusalem passaient par Bari, « le port de mer d'Italie le plus fréquenté par les pèlerins d'Occident » (Paulin Paris, *La Chanson d'Antioche*, *op. cit.*, note 3, p. 14). Ce fait était fort ancien puisqu'au IX^e siècle c'est à Bari, encore sous la domination sarrasine, qu'embarqua le moine Bernard qui relata son voyage : « Nous sommes arrivés [...] à Bari, ville qui appartient aux Sarrasins, mais avait été auparavant sous l'autorité des Bénéventins. Cette ville, située sur la mer, est renforcée au midi de deux murs très épais, tandis qu'au nord elle se dresse sur un cap exposé à la mer », traduction, présentation et notes de Christiane Deluz, *Itinéraire de Bernard, moine franc. Bernard le Moine, IX^e siècle*, in *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte. XII^e-XVI^e siècles*, sous la direction de Danielle Régner-Bohler, coll. « Bouquins », Paris, Robert Laffont, 1997, p. 916-927, ici p. 920. Comme le précise bien l'auteur, *op. cit.*, p. 917, « La route la plus suivie conduit des ports du sud italien, Amalfi, Tarente, voire Bari, vers Alexandrie atteinte en un mois de navigation ».

¹⁷⁷ Albert d'Aix, *Liber Christianæ Expeditionis pro Ereptione, Emundatione, Restitutione Sanctæ Hierosolymitanæ Ecclesiæ*, *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux*, IV, cité par Suzanne Duparc-Quioc, *La Chanson d'Antioche*, *op. cit.*, t. I, note aux v. 322-338, p. 33-34 et réf. au livre I, ch. V, p. 273 E.

¹⁷⁸ Elles y furent apportées d'Antioche par trois bateaux en avril 1087. Au reste, saint Nicolas de Bari est évoqué par plusieurs troubadours : Aimeric de Peguilhan (P.C. 10, 32, v. 24), Cercamon (P.C. 112, 1a, v. 52), Raimbaut de Vacqueiras (P.C. 392, 3, v. 56), Raimon Jordan (P.C. 404, 3, v. 9) ; voir Frank M. Chambers, *Proper Names in the Lyrics of the Troubadours*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1971. Enfin, Benjamin de Tudèle évoque les destructions subies par la ville du fait de Guillaume II, roi de Sicile, voir Joseph Shatzmiller, *Récits de voyage hébraïques au Moyen Âge*, in *Croisades et pèlerinages...*, *op. cit.*, p. 1309.

¹⁷⁹ Raimbaut de Vacqueiras, éd. Joseph Linskill, *The Poems of the Troubadour R. de V.*, The Hague, Mouton and C^o, 1964, in *Ara pot hom conoisser e proar*, str. VI, v. 56, p. 218.

ROI DE ROME, DE JÉRUSALEM, SOUVERAIN D'ARLES ET DE VIENNE

Parmi tous les éléments communs à *La Chanson de la Venjance Nostre Seigneur* et à nos récits en prose, l'un d'entre eux mérite d'être relevé. Dans certains de ses manuscrits, *La Venjance Nostre Seigneur* contient une allusion précise à l'empereur de Rome et de « toute la Lombardie »¹⁸⁰ ; cette mention, fort inattendue pour désigner un empereur romain, se trouve notamment dans le manuscrit édité jadis par Walther Suchier¹⁸¹.

Or elle apparaît aussi dans nos textes romans en prose : dans le manuscrit Monasterio de Ripoll 155, soit *R*, l'empereur règne sur *la major part de tota Lombardia*¹⁸² ; dans le ms. Biblioteca de Catalunya 710, soit *C*,¹⁸³ il est *emparador de Roma e de Alamanya e de tota Lombardia*¹⁸⁴. Dans la version d'oïl éditée par Alvin Ford, et dite de Japheth, on lit : *Vespesian [...] estoit empereur de Rome et d'Almaigna et de toute Lombardie*¹⁸⁵ ; le critique avait remarqué au passage ce curieux anachronisme lui évoquant plutôt, et avec raison, « le Saint Empire Romain »¹⁸⁶.

Ajoutons, pour donner tous les éléments, que le manuscrit choisi par Walther Suchier, soit *E*, appartient à la deuxième moitié du XIII^e siècle¹⁸⁷ ; le texte d'oïl en prose est du XIV^e siècle¹⁸⁸ ; le manuscrit d'oc est de la fin du XIV^e siècle et les textes catalans *R* et *C* sont du XV^e siècle¹⁸⁹. Ces repères chronologiques nous permettent de présenter une hypothèse.

¹⁸⁰ Walther Suchier, « Ueber das altfranzösische Gedicht... », *op. cit.*, laisse 2, v. 27, p. 170 : « Qui tenoient Romme et tote Lonbardie » ; le pluriel désigne les deux empereurs, Titus et Vespasien.

¹⁸¹ Bibliothèque de l'Arsenal 3516, soit *E* ; il représente un état très ancien de la *Chanson*, voir Loyal A. T. Gryting, dans son édition *The oldest version...*, *op. cit.*, p. 3. En revanche, l'allusion à la Lombardie n'apparaît pas dans le manuscrit *A*, préféré par Loyal Gryting, bien que ce soit une version peu fiable, de l'aveu même de son éditeur, p. 3 ; la leçon de *A* est de toute évidence fautive : « Ampereres estoit de tote Romanie / [Et] quite [te]noit Rome et tote paienie », laisse 2, v. 26-27, p. 33.

¹⁸² *R*, f° 36r. Le début du récit manque dans le ms. *O*.

¹⁸³ Voir aussi *supra*, note 39.

¹⁸⁴ *C*, f° 60r.

¹⁸⁵ Alvin E. Ford, *La Vengeance de Nostre-Seigneur... The Version of Japheth*, *op. cit.*, p. 39.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 39, note 2-3.

¹⁸⁷ Le ms. aurait été composé dans les années 1267-1268 d'après un texte certainement largement antérieur ; voir W. Suchier, « Ueber das altfranzösische Gedicht... », *op. cit.*, p. 167.

¹⁸⁸ Alvin E. Ford, *La Vengeance de Nostre-Seigneur... The Version of Japheth*, *op. cit.*, a édité le ms. *A* ; voir p. 18 et 38.

¹⁸⁹ Voir *infra* leur présentation.

DE L'AIGLE ROMAINE À L'AIGLE GERMANIQUE

Si l'état le plus ancien de la *Chanson de La Venjançe Nostre Seigneur*, qui ne nous est pas parvenu, appartient bien à la fin du XII^e siècle, l'auteur, évoquant un *empereur de Rome et d'Almaigna et de toute Lombardie*, pourrait avoir songé à l'empereur germanique légendaire Frédéric Barberousse. Né en 1125 ou 1126, d'un père gibelin et d'une mère guelfe¹⁹⁰, il mourut à la croisade en 1190¹⁹¹. Élu roi de Germanie et des Romains en 1152¹⁹², il fut couronné empereur à Rome en 1155¹⁹³ ; dès 1154, il s'était rendu en Italie et ne cessa, dès lors, de faire face aux révoltes ; réclamant ses droits régaliens, il les imposa finalement à la ligue lombarde, c'est-à-dire aux guelfes, en 1183¹⁹⁴. En 1168, pour assurer sa dynastie, il avait couronné son fils Henri VI roi de Germanie et des Romains¹⁹⁵. Il avait aussi restauré le pouvoir impérial dans ses états de Bourgogne et de Provence¹⁹⁶. Enfin, même si Barberousse choisit la voie de terre pour rejoindre la Syrie, lors de la troisième Croisade¹⁹⁷, on sait qu'une large partie de la coalition s'embarqua à Barletta, de sorte que le nom de ce port a pu être associé à celui du Staufen.

Pourtant, malgré sa renommée, un autre empereur devait lui porter ombrage ou, tout au moins, confondre sa légende avec la sienne, son petit-fils Frédéric II :

Cette légende frédéricienne [...] ne parvint pas à se fixer réellement au cours du XIII^e siècle, le thème impérial étant alors en quelque sorte accaparé par le souvenir de Frédéric II¹⁹⁸.

Comme le remarque aussi Pierre Racine,

L'image qui se conserve de Frédéric Barberousse était ainsi celle du souverain

¹⁹⁰ Son père, Frédéric le Borgne, était un Waiblingen, et sa mère, Judith, fille de Henri le Noir, était une Welf ; voir Joseph Calmette, *Le Reich allemand au Moyen Âge*, Paris, Payot, 1951, p. 214-215.

¹⁹¹ Il mourut noyé en petite Arménie le 10 juin 1190, dans la rivière Selif ; voir Marcel Pacaut, *Frédéric Barberousse*, Paris, Fayard, 1967, p. 300, et Pierre Racine, *Frédéric Barberousse (1152-1190)*, Paris, Perrin, 2009, p. 367-369.

¹⁹² Marcel Pacaut, *Frédéric Barberousse*, *op. cit.*, p. 79.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 112.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 222-243.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 201.

¹⁹⁶ Voir Paul Fournier, *Le royaume d'Arles et de Vienne...*, *op. cit.*, p. 62-65.

¹⁹⁷ Marcel Pacaut, *Frédéric Barberousse*, *op. cit.*, p. 296-298, et Pierre Racine, *Frédéric Barberousse...*, *op. cit.*, p. 361 et sv.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 302.

chevalier, justicier mais sans l'auréole qui fut réservée à son petit-fils, le *vivit et non vivit*¹⁹⁹.

Or, étant donné que les manuscrits faisant référence à l'empereur « de toute Lombardie » s'étendent du XIII^e au XV^e siècle, il est bien plus vraisemblable que l'ensemble des rédacteurs ait songé au petit-fils, Frédéric II²⁰⁰, lui qui avait été élu roi des Romains dès 1196²⁰¹, et dont le souvenir devait être plus présent que celui de son aïeul.

Ainsi, la mention du pays lombard évoquait, plus encore que celles de Barberousse, les batailles de Frédéric II²⁰², celui que Philippe Mouskés appelait, dans sa *Chronique rimée*, « l'enfant de Pulle moult sage », ou encore « l'enfant de Poulle sené »²⁰³. Le « souverain d'Arles et de Vienne²⁰⁴ » fut le vainqueur des guelfes lombards après sa victoire de Cortenuova en 1237²⁰⁵ ; le troubadour Guilhem Figueira y fait allusion en mentionnant Barletta, où les Lombards seraient venus rendre hommage à l'illustre empereur.

En bon ponh fon natz et en bona planeta
Nostr' emperador, qu'om a tort ochaizona,
Qu'eras son Lombart vengut tro a Barleta
Per rendre a lui totz los dregz de la corona.

(Il est né au bon moment et sous une bonne planète, notre empereur qu'on accuse à tort, car les Lombards sont venus maintenant jusqu'à Barletta pour lui rendre tous ses droits à la couronne)²⁰⁶.

Barletta n'était pas seulement un port d'embarquement pour les croisés,

¹⁹⁹ Pierre Racine, *Frédéric Barberousse...*, *op. cit.*, p. 374.

²⁰⁰ Il naquit en 1194 et mourut en 1250.

²⁰¹ Le petit-fils de Frédéric I^{er} Barberousse fut donc élu à l'âge de deux ans, par les soins de son père, Henri VI le Cruel ; celui qu'on surnomma *Stupor mundi* succéda à son père en 1197 ; à l'âge de quatre ans, en 1198, il fut élu roi de Sicile, grâce à sa mère, Constance, dernière héritière des rois normands ; il fut couronné à Aix-la-Chapelle en 1215 ; voir Joseph Calmette, *Le Reich...*, *op. cit.*, p. 248-249, et Michel Parisse, *Allemagne et Empire au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 115.

²⁰² À partir de 1220, Frédéric II gouverna à la fois l'Empire et les Deux-Siciles ; en 1235, à la Diète de Mayence, il avait réclamé ses droits sur l'Italie du Nord et la Lombardie ; il mourut en 1250 à Fiorentino. Voir Jacques Benoist-Méchin, *Frédéric de Hohenstaufen ou le rêve excommunié (1194-1250)*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1980.

²⁰³ Le baron de Reiffenberg, *Chronique rimée de Philippe Mouskés*, 2 vol., Bruxelles, M. Hayez imprimeur de la Commission royale d'Histoire, 1838 ; ici t. 2, v. 22772, p. 394 et v. 23471, p. 418.

²⁰⁴ Voir Paul Fournier, *Le royaume d'Arles et de Vienne...*, *op. cit.*, p. 105.

²⁰⁵ Jacques Benoist-Méchin, *Frédéric de Hohenstaufen*, *op. cit.*, p. 280-282.

²⁰⁶ Éd. Emil Levy, *G. F., ein provenzalischer Troubadour*, Berlin, Liebrecht, 1880, in *Un nou sirventes ai en cor que trameta*, str. III, v. 25-28, p. 53 ; l'éditeur fait, du reste, remarquer, en note 27, p. 97, que Frédéric II était à ce moment-là au nord de l'Italie et non à Barletta.